This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

224

Nath. Cholmley Esq.r

£120

(Madeleine de Puisieux)

Probably Paris imprint

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 746

XFORD
1992

LES

CARACTERES.

224

Nath.l Cholmley Esq.r

LES

CARACTERES.

[illegible]

LES

CARACTERES.

*Par Madame de P****,*

A LONDRES.

M. DCC. L.

STITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

EPITRE.

J'Ai dit dans mes conſeils que je ne connoiſſois point de Femmes qui méritât des hommages de ma part ; je me ſuis trompée : je conſacre cet Ouvrage à la premiere des Femmes, par ſon rang & par ſes vertus.

LES

LES
CARACTERES.

QUE me demandez-vous, Monſieur ? des préceptes pour Monſieur votre fils ? il y en a tant ; on a tant écrit pour les jeunes gens ; ils ſont ſi bien élevés à préſent ; on leur inſpire de ſi bonne heure des ſentimens d'honneur ; ils ſont ſi inſtruits des devoirs de la Société, & de ceux de leur état, que ce ſeroit peine perdue que de leur dicter de nouvelles leçons ; & puis quand Monſieur votre fils ne ſeroit pas auſſi parfait que les autres, que

lui diriez-vous ? De me lire ? il n'en feroit rien, perſuadé qu'il en ſçait plus qu'il ne lui en faut ; car certainement il eſt ſorti du Collége bien convaincu, que hors faire des entrechats, & jouer du violon, on ne peut plus lui rien apprendre.

Si cependant vous exigez encore que j'écrive, c'eſt à vous que je m'adreſſerai ; je jetterai mes penſées ſur le papier, tout comme elles me viendront, & vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira. Monſieur votre fils eſt trop jeune pour écouter patiemment une femme, & j'ai le ton trop triſte pour ſon âge. Je vais donc vous dire bonnement à vous-même ce que je penſe ſur beaucoup de choſes, qui ne pouvoient être dites dans mes conſeils à une amie, & ſur quelques autres qui y ſe-

roient bien mieux à leur place qu'ici ; c'eſt-à-dire, que ce petit Ouvrage aura tous les défauts du précédent, & peut-être d'autres encore. Je ne ſuis pas moins entêtée cette fois-ci que l'autre. On me fait des obſervations que j'écoute d'autant plus patiemment qu'elles ne m'ont jamais impoſé la loi d'y ſatisfaire. On me dit : *Voilà qui eſt mal* ; j'en conviens ; & tout reſte comme il eſt, de peur de faire pis. Vous ne manquerez pas de remarquer que tant d'opiniâtreté ne convient guéres à une femme qui prêche partout la docilité. Votre réflexion ſera juſte, & la mienne auſſi ; c'eſt qu'il n'appartient pas à tout le monde d'être ce qu'on paroît, & qu'il y a des perſonnages plus graves que moi qui s'en diſpenſent bien. Voici donc encore des négligences, des con-

traditions & des redites. Faites-moi toujours la grace de les remarquer, cela pourra ſervir à d'autres. M. D.... me menace de me priver de ſes conſeils, je ne ſçais quelle eſt ſa bizarerie; car je les écoute avec toute l'attention qu'ils méritent; & pourvû que je n'efface point, je ſuis toujours de ſon avis.

N'attendez donc point ici un ordre admirable; je n'en ai jamais mis à rien. L'eſprit d'arrangement ne me domine pas encore. Je fais des dettes, & je ne mets à mes Ouvrages ni commencement, ni milieu, ni fin. C'eſt ainſi que cela eſt; c'eſt ainſi que cela reſtera. Il faut ou ne me point lire, ou en paſſer par-là: en revanche, critiquez tout à votre aiſe; d'autres critiques viendront après vous, qui ne vaudront pas mieux,

& d'autres encore qui ne vous vaudront pas. Quand on a entendu Madame de..... qui n'a jamais rien lû, s'écrier : *Des Maximes encore ! & tout le monde en fait, en ſçait faire ;* n'a-t'on pas droit de tout dire ?

Si je ne me trompe, Monſieur votre fils a douze ans ; à quoi le deſtinez-vous ? Si c'eſt au Service, retirez-le promptement du Collége, il n'y a plus que faire ; le tems qu'il y paſſeroit encore, ſeroit perdu pour ſon avancement. Ce ne ſont plus les leçons d'un Précepteur qu'il lui faut, ce ſont vos conſeils, c'eſt de vous qu'il a beſoin. Si votre fils étoit un grand Seigneur ; je vous dirois, donnez-lui pour Gouverneur un Gentilhomme dont les mœurs & le ſçavoir vous ſoient connus. J'admire en tout

STITUTION
UNIVERSITY
15 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

EPITRE.

J'Ai dit dans mes conſeils que je ne connoiſſois point de Femmes qui méritât des hommages de ma part ; je me ſuis trompée : je conſacre cet Ouvrage à la premiere des Femmes, par ſon rang & par ſes vertus.

ſous ſes yeux, & ne rien épargner pour devenir leur ami. Il y a tant de moyens excellens de faire goûter le bien aux jeunes gens, que je ſerai toujours étonnée qu'on n'employe que celui qui les y contraint, qui ne le leur fait point aimer, & qui leur rend leurs Maîtres odieux; je veux dire les châtimens. L'éducation libérale les proſcrit preſque entierement. Malheur aux peres dont les enfans ne ſont pas plus ſenſibles à leurs careſſes, ou à leur mauvaiſe humeur, qu'aux récompenſes & aux châtimens.

Paſſé douze ans, les jeunes gens perdent donc leur tems aux Colléges quand ils ſont deſtinés à des occupations & des emplois, où on s'avance moins par le mérite que par les années. Ils ſe perfectionnent dans une

langue qui ne leur ſert à rien, & ils y prennent des principes de Religion dont il ne leur reſte pas le moindre veſtige à dix-huit ans. A vingt-cinq ans tout eſt effacé. S'il étoit eſſentiel à un Officier de ſçavoir des Langues; ce ne ſeroit pas les Langues mortes. Il eſt ſi important d'entrer de bonne heure au Service, & l'on a tant de tems à ſoi, quand on y eſt entré; que perſonne ne devroit être plus ignorant qu'un jeune Officier, ni plus inſtruit qu'un Officier qui a du ſervice.

Rappellez votre fils auprès de vous, toutes les fois que ſon devoir ne le retiendra pas ailleurs. S'il a des diſpoſitions pour les Sciences, ſurtout pour celles qui ont rapport à ſon état; cultivez-les avec ſoin. C'eſt un grand bonheur pour un jeune homme de qualité

d'être propre à quelque chose. Cela l'approchera des Grands, qui sont presque tous ignorans, & qui n'ont d'autres moyens de ne le point paroître, que d'avoir auprès d'eux des gens qui ne le soient pas. D'ailleurs le tems qu'un jeune homme passe à l'étude est un tems dérobé à ses passions en faveur de sa santé. Acquérir des connoissances, c'est avancer vers l'avenir; c'est prévenir l'âge où l'on se dégoûte des choses qui ne rempliſſent point le cœur, & qui n'ornent pas l'esprit.

Défaites-le de la sotte vanité d'être admis dans des sociétés dont on ne pourroit refuser l'entrée à son nom, mais où il ne faut se présenter qu'avec des connoissances acquises. Si les talens supérieurs y brillent avec éclat, le défaut de capacité s'y remarque en

core davantage. Un Sçavant eſt moins à ſa place dans une Académie, qu'un ignorant n'y eſt déplacé. On n'ignore pas que M. de.., eſt d'une haute naiſſance ; mais ce que l'on ſçait encore mieux, c'eſt que ſa femme lui fait entendre tous les jours qu'il eſt d'un eſprit très-borné ; on l'ignoreroit peut-être, s'il n'avoit mis les Sçavans & les Gens de Lettres à portée de juger de lui comme ſa femme. Il eſt bien humiliant de n'être le premier d'une Académie, que par ſa naiſſance.

Laiſſez-le avec les préceptes de Religion qu'on lui aura donnés. Si par haſard il les conſerve, tant mieux pour ſon ſalut, tant pis pour ſon avancement & pour ſon eſprit ; on ne fait ſon chemin dans le monde

que par des voyes que la Religion ne permet guéres de ſuivre ; cependant il faut faire ſon chemin.

Il ſeroit à propos, avant que de ſe jetter dans le ſervice, de ſonder ſes diſpoſitions pour un état, & de preſſentir ſi vos idées ne ſont pas contraires à ſes penchants. Cette étude eſt pénible, & finit quelquefois par une decouverte bien mortifiante ; c'eſt qu'un enfant eſt né ſans aucun goût décidé, & qu'il ne ſera jamais bon à rien. S'il arrivoit qu'il fût ſtupide, il y auroit encore de la reſſource. Les ſtupides ſont ordinairement ou fort dévots, ou fort braves ; & l'on connoît aſſez les états pour leſquels on eſt décidé par ces qualités.

S'il avoit du penchant à l'avarice,

il faudroit lui peindre les avares comme des gens mépriſables, odieux, ennemis des plaiſirs, pernicieux dans la ſociété, incapables de bons procédés; & peut-être ſur ce portrait ne voudroit-il plus leur reſſembler; mais malheureuſement on eſt avare ſans s'en appercevoir.

L'avarice ne ſe corrige guéres, & le courage ne ſe donne point. Le pere de M. de.... étoit un brave homme; il dit de bonne heure à ſon fils qu'il falloit l'être. Cependant on ſçait la patience qu'il montra dans des occaſions où il eſt bien permis d'être moins Philoſophe; & la frayeur qu'il eut dans une affaire, dont on lui auroit aiſément pardonné de ne pas connoître tout le danger. Si votre fils eſt né ſans coura-

ge, il en montrera peut-être ; mais il n'en aura jamais. Je vous conseillerois donc de lui choisir un état où l'on pût être lâche sans conséquence. Il est bon d'être à l'abri des mauvaises découvertes, & la Robe & le petit Collet en épargnent tous les jours. Combien de gens sous un rochet ou sur les Fleurs de lys, qui ignorent eux-mêmes qu'ils auroient fui à la journée de Lawfelt ; mais en revanche, combien d'Officiers ignorans, qui présument assez de leurs lumieres & de leur équité, pour prononcer qu'ils auroient bien jugé dans telle & telle cause délicate.

Guérissez-le du ridicule de l'importance. Il est Gentilhomme, c'est tout ce qu'il faut pour s'avancer. S'il alloit se faire un mérite d'être

riche, citez-lui la multitude des ſots qui ſont plus riches que lui. Qu'il ſçache de bonne heure qu'il ne vous doit la naiſſance que par un effet du haſard, & pour vous reſſembler; & que vous ne lui laiſſez de grands biens que pour en jouir & faire des heureux. Qu'il n'oublie jamais qu'il ne faut ni ſe prévaloir de ſa richeſſe ni s'enorgueillir de ſes titres, & que la nobleſſe des procédés, eſt la vraie nobleſſe d'un galant homme.

Les jeunes gens de qualité prennent une ſorte de mépris pour ceux qui n'ont point de naiſſance; il eſt évident que ce défaut ne vient pas de leur fond: ces enfans, plus raiſonnables en cela que leurs parens, ne voyent dans ceux qui les approchent que leurs qualités perſonnelles; mais

on ne leur laisse pas long-tems cette équité naturelle ; on ne cesse de leur dire : *Cet homme n'a point de naissance, il ne vous convient pas* ; & bientôt ils tiennent au-dessous d'eux des gens qui leur sont fort supérieurs en mérite, & commencent à voir mauvaise Compagnie ; je veux dire, des gens de même état qu'eux & aussi vains. Accoutumez votre fils à ne mépriser personne, pas même ses domestiques, si vous ne voulez pas qu'il les traite durement.

Tirer sur la naissance des gens ; c'est n'en avoir point de mal à dire ; & par la raison des contraires, se jetter sur la naissance des gens, c'est n'en avoir pas de bien à dire. La médisance qui n'attaque que ce côté, tourne à l'avantage de celui dont on médit ;

médit ; & la flatterie qui ne ſe prend qu'à cette branche, tourne au deſavantage de celui qu'on loue ; avec cette différence que la naiſſance eſt la derniere choſe dont on parle, quand on en a d'autres à blâmer ; & que c'eſt la premiere qu'on loue, ſoit qu'on ait, ou qu'on n'ait rien autre choſe à louer. Lors donc que j'entens dire de quelqu'un, que c'eſt un homme de rien tout ſimplement, ou d'un autre que c'eſt le fils du fameux Maréchal de..... j'ajoute que l'un eſt au-deſſus de l'envie, & l'autre au-deſſous de ſon pere.

La fierté dans les perſonnes d'un rang élevé, les rend inacceſſibles. C'eſt une habitude qui prépare un long ennui, que celle de ne regarder jamais au-deſſus de ſoi. Tous les Grands

l'ont, il n'y a que du plus ou du moins. Comme on ne les approche point, ils ne voyent ſouvent que les plaiſirs des autres. Ils dovroient pour en goûter deſcendre au niveau de ceux qui ne peuvent les atteindre ; mais cet effort ſurpaſſe leur courage. Le moyen de vaincre cent préjugés qui s'y oppoſent, la différence de la naiſſance, du rang, des dignités, de la fortune? Les perſonnes d'un état ſubalterne ont l'avantage de rencontrer des égaux ſans s'abaiſſer. Cependant j'aimerois mieux dans mes fils une fierté qui les ſéparât de la foule, qu'une condeſcendance qui les confondît avec tout le monde. Je ne les reprendrai jamais de ce défaut, ſi c'en eſt un. La fierté eſt la marque du courage. Qu'ils ſoient donc fiers, ſurtout s'ils n'ont pas ces qualités éminentes qui tirent

les hommes du pair ſans qu'ils s'en mêlent. On penſe que les perſonnes fieres ſont mépriſantes ; & l'on a raiſon, pour peu que leur fierté ſoit mal entendue. Celles qui ont le ſens commun ne mépriſent que ce qui eſt mépriſable. Les jeunes gens qui ſont fiers ne font point de choix qui les deshonorent. Voilà à quoi ſert la fierté ; elle a encore d'autres uſages qu'il eſt utile de détailler.

Ce n'eſt pas aſſez d'oſer faire une belle action, il faut qu'elle paroiſſe. Les jeunes gens ſurtout doivent faire valoir ce qu'ils font de bien ; ne fût-ce que pour commencer leur réputation : d'ailleurs on tire des indices des actions de la jeuneſſe ; elles annoncent le caractere & les mœurs à venir.

Chanceler, c'eſt ſe méfier de ſoi. Il faut marcher ferme tant que l'on peut. Si l'aſſurance marque de l'amour-propre pour quelques gens, il y en a bien davantage qui la prennent pour du mérite; elle fait valoir les avantages que l'on a, & ſuppoſer ceux qui nous manquent.

Il faudroit tâcher de ne voir d'habitude que les perſonnes dont on eſt vraiment eſtimé. Les autres ne nous environnent que pour obſerver nos défauts, & les publier. Qu'on eſt malheureux d'être expoſé au grand jour, quand on ne peut le ſoutenir! Il y a des femmes qui ont la politique de tenir toujours leurs rideaux fermés; & que certains hommes en place feroient bien d'imiter; mais peut-être cela ne dépend-il pas d'eux: il faut

qu'ils ſe montrent, & qu'on les voye tels qu'ils ſont. Quel inconvénient !

La façon d'obliger eſt un des grands traits qui peignent le caractere. L'activité à rendre ſervice prouve de la généroſité ; le ſilence ſur les ſervices rendus, de la grandeur d'ame. On perd le mérite d'une bonne action en la publiant ; il y a même des cas où l'indiſcrétion fait plus de mal que le ſervice n'a fait de bien.

Un homme ne plaît guéres le lendemain, quand il n'a pas plû le premier jour. On s'accoutume à ne rien ſentir pour un objet, & l'indifférence devient habituelle. On ſera, ſi l'on veut, touché de reconnoiſſance ; on en prendra les mouvemens pour de l'amour ; mais il vient un moment

qui détrompe ; c'eſt celui où l'on rencontre la perſonne que l'on doit aimer ; & qui plaît dès le premier jour. L'amour ne tient à aucun autre ſentiment : quand il s'en joint à lui, ce ſont d'autres cauſes qui les produiſent. L'amour eſt ſeul, il eſt particulier.

L'excès de mérite garantit des rivaux. On n'envie que juſqu'à un certain point. La ſupériorité force la médiſance & la calomnie au ſilence. Quand une femme eſt parfaitement belle, les autres n'ont pas le courage d'en diſconvenir ; mais tant qu'il reſte quelque choſe à faire à la nature ou à la fortune, l'envie trouve de quoi ſe conſoler.

On ne ſe fait point aimer des gens

malgré qu'ils en aient. Pourquoi donc leur ſçavoir mauvais gré de leur inſenſibilité ? On n'en eſt pas moins aimable, parce qu'il y a un homme à qui l'on n'a pas plû. Le ſeul moyen de ſe vanger de l'indifférence, c'eſt de ne point s'en appercevoir. Ayez toujours mauvaiſe opinion de celles qui ſe piqueront de votre indifference, & qui feront des pas pour en triompher. Puniſſez ce défaut de cœur en redoublant de froideur. C'eſt une conquête peu flateuſe pour un honnête homme que celle qui s'offre : la plus belle eſt à mon ſens, celle qui coute ; & la plus difficile à conſerver, celle qui n'a rien couté. Rien n'eſt ſi facile que de prendre du goût pour de l'amour. Les femmes s'y trompent & ſe déſabuſent à tous momens. Les paſſions durent

long-tems ; les fantaiſies n'ont qu'un jour. Je ne conſeillerai point là-deſſus. Je n'ai point eu de fantaiſies, & les paſſions donnent du chagrin ; mais une choſe ſur laquelle je ne me tromperai jamais, c'eſt ſur la nature de mes ſentimens & de ceux des autres.

Diſconvenir de ſon choix, c'eſt en rougir. Les femmes ne craignent pas d'être ſoupçonnées de pluſieurs amans, & elles ne voudroient pas en avouer un. Il eſt pourtant moins indécent de montrer ſon attachement pour un homme aimable, que de paſſer pour en favoriſer pluſieurs & de fort ordinaires : les hommes n'ont pas coutume de garder tant de ménagement. Ils laiſſent croire qu'ils ſont aimés, pour peu qu'une femme

en vaille la peine ; ils aident même à la perſuaſion, en devenant indiſcrets, quand c'eſt le ſeul moyen de réuſſir. C'eſt pourtant l'ingratitude la plus noire, que de ternir la réputation d'une femme qui a oſé l'expoſer pour rendre un homme heureux. Convenez de la tendreſſe que vous avez ; mais ne faites pas ſoupçonner le retour. La conſtance eſt la ſeule indiſcrétion qui ſoit excuſable. Une femme bien née ne devroit non plus pardonner l'indiſcrétion que l'infidélité. Si l'une bleſſe la délicateſſe, l'autre bleſſe l'amour propre. Je ne vois qu'une femme, qui a eu pluſieurs Amans, avec laquelle les derniers ſoient diſpenſés du ſilence. La diſcrétion ne regarde que le premier ; ils parlent pourtant preſque tous : à qui la faute ? Il y a telles femmes avec

qui les hommes feroient bien de prendre date.

Rien ne flatte tant que les préférences. C'eſt un moment bien doux pour l'amour propre que celui de la diſtinction. Auſſi rien n'eſt-il ſi choquant que le pis-aller. Les hommes le ſont de la plûpart des femmes. Ils rougiroient d'avoir été acceptés, s'ils ſçavoient le motif qui a déterminé pour eux. Combien d'hommes trompés ? Combien de femmes qui font ſonner leur fidélité bien haut, & qui ſeroient fort embarraſſées s'il falloit y manquer ?

Les hommes regardent les femmes avec une indulgence très-néceſſaire à la ſatisfaction des uns & des autres ; ſans cela, que deviendroient-elles &

eux auſſi ? Le ſang à Paris eſt laid ; les femmes cependant y ſont coquettes & galantes. Je le leur paſſe ; mais non pas de ſe déteſter entr'elles, comme elles ſont toutes ; & d'être jalouſes du moindre avantage. Je vais rapporter un trait qui m'eſt arrivé : il m'étonna d'abord ; mais il me réjouit beaucoup par réflexion. Je me trouvai dans un cercle où il y avoit pluſieurs femmes ; on me pria de jouer du clavecin, j'en jouai. Les hommes entourerent ma chaiſe, & me donnerent des louanges à proportion que je leur plaiſois. Les femmes me dirent que je jouois joliment, ſans m'écouter ; & me demanderent des piéces fort difficiles que j'exécutai mal, & qu'elles applaudirent beaucoup. Enfin quelqu'un s'aviſa de dire que je deſſinois ; on me demanda qui j'avois

pour Maître, & je tirai de ma poche un portrait qui faiſoit voir que j'avois un habile homme. Ce portrait étoit le mien. Madame la Marquiſe de *** dit qu'il y avoit quelque choſe. Madame deR*** dit qu'il ne me reſſembloit point ; & Madame d'Or*** s'écria d'un ton impatient ; hé, monDieu, ſi ! il reſſemble, eſt-ce que vous ne voyez pas que c'eſt le front de Madame..... ? Or c'eſt peut-être la partie de mon viſage ſur laquelle on puiſſe trouver le plus à redire. J'avoue qu'en femme de quarante-cinq ans, comme Madame d'Or***, je l'aurois trouvé trop grand ou pas aſſez bien fait. La remarque étoit juſte, & de ſon âge ; mais la mienne l'eſt auſſi. C'eſt que les femmes ne ſont bonnes que pour une choſe, & ce n'eſt pas pour vivre en ſociété. Elles feront donc bien de ne ſe voir

qu'aux Spectacles & au jeu. C'eſt encore un avis que j'avois à leur donner.

Il y a une femme qui ne m'a jamais pardonné de lui avoir dit qu'elle étoit de la même année que le Roi.

Les hommes ont un grand avantage ſur nous ; c'eſt d'être loués de leurs ſemblables, quand ils le méritent. Au lieu qu'il n'y a que les hommes qui nous accordent les qualités que nous avons en effet. C'eſt notre coutume de nous conſoler des injuſtices de notre ſexe, par l'admiration & par l'eſtime de l'autre. Je connois une fort jolie perſonne qui diſoit quand elle entendoit médire de ſa figure: *Pour me venger, je ferai demain un infidele.* Cette vengeance lui a réuſſi

tant de fois, que les femmes ſont enfin convenu qu'elle étoit aimable; mais non pas qu'elle fût ſage. Leur médiſance n'a fait que changer d'objet.

Il ne faut altérer en rien la vérité; elle eſt ſi belle ! On fait ſi bien de l'aimer toute pure ! Celui qui ment, devroit être condamné à vivre ſeul. Il y a trois choſes que la Ducheſſe de..... recommandoit au Gouverneur de ſon fils : Monſieur, lui diſoit-elle, que mon fils ne mente jamais, qu'il n'injurie perſonne, & qu'il ne faſſe point de méchancetés noires.

Les Italiens ont le défaut de tout exagérer. Gardez-vous-en, ſur-tout dans les louanges. Une choſe ſurfaitte eſt preſqu'effacée. Celui qui loue avec

excès, marque peu de discernement, & rend un mauvais service à celui dont il parle, en le faisant valoir plus qu'il ne vaut. Mesurez vos éloges & laissez à celui qui vient après vous, quelque bien à dire de ce que vous estimez. Celui qui loue trop se mocque de lui-même, ou des autres. J'invite Monsieur l'Abbé de *** à bien peser cette maxime, & à cesser de dire aux gens des choses flateuses qu'il ne croit pas, & qu'il ne leur fait point croire.

On change d'objet, mais la passion est la même. On meurt avec elle. Un Comédien promet au Confesseur dans une grande maladie, qu'il ne remontera pas; se porte-t-il bien? il joue la Comédie. Il y a donc de la fausseté ou de la témérité de promet-

tre des choſes contraires à ſon penchant. La frayeur de la mort nous arrache à tout, & la ſanté nous rend nos goûts & nos ſens à ſatisfaire.

La pénétration eſt la meſure de l'eſprit ; c'eſt elle qu'il faudroit mettre à l'épreuve pour juger ſûrement du mérite d'un homme. Il y a des gens qui parlent peu, & qu'on prendroit pour des ſtupides ; mais ils ont le coup d'œil prompt ; ils devinent juſte ; ils forment des conjectures de la derniere fineſſe ; ils pénétrent les caractéres ; ils ne ſe trompent point ſur le tour qu'une affaire doit prendre ; ils débrouillent ſans peine les plus épineuſes. Ce n'eſt point à l'expérience qu'on doit la pénétration : voilà ce à quoi l'on ne penſe pas aſſez, quand on accorde l'une de ces qualités

tés à un homme qui n'a que l'autre. Quand on n'a point de pénétration à quinze ans, on n'en a pas à soixante. Qu'eſt-ce donc que la pénétration ? C'eſt l'œil de l'eſprit : l'eſprit peut bien aller ſans elle ; mais elle ne va point ſans l'eſprit.

N'attendez pas que le bonheur vous abandonne. Il faut prévenir, s'il ſe peut, les diſgraces en s'y préparant avec fermeté. Les perſonnes qui dépendent des Protecteurs doivent avoir le preſſentiment auſſi délicat que les amans ; & juger de loin, quand leur regne eſt paſſé. Il eſt facile de s'appercevoir qu'on ne continue pas de plaire. Les yeux de la bienveillance ſont toujours rians. Une femme ne regarde pas ſon amant comme un autre ; & le favori à qui

ſon maître parle ſérieuſement, doit dire comme le Marquis de.... *Je ſuis perdu! le Prince ne m'a pas demandé des nouvelles de ma femme, & n'a point careſſé ma levrette.*

L'exemple d'autrui corrige rarement. Le malheur qui ſuit les imprudences, n'intimide que quand il eſt perſonnel. Une heureuſe extravagance ſemble nous répondre du ſuccès de toutes les autres. S'il arrive qu'on ſe compare à ceux qui ont échoué; plutôt que de ne pas rencontrer entre eux & nous quelque différence eſſentielle qui nous raſſure, nous en imaginons de chimériques: nous continuons la même conduite, ou nous en changeons, ſelon que nous avons des paſſions plus ou moins fortes à ſacrifier.

Un homme à projets, qui a trop de fortune ou qui n'a rien à perdre, fait bien d'en inventer tous les jours. Manquent-ils ? on n'attend pas après leur succès, quand on eſt riche ; & on n'en eſt pas plus pauvre, quand on n'a rien. S'ils réuſſiſſent, tant mieux dans l'un & dans l'autre cas. Quant à ceux dont la fortune eſt bornée, ils feroient mieux de s'en tenir à ce qu'ils ont. On va de ſyſtême en ſyſtême, ſans en rencontrer un bon, & l'on perd le peu qu'on a à en pourſuivre de mauvais. Les projets ont cependant un avantage, c'eſt d'amuſer dans les revers. Je connois un homme qui ayant perdu tout ſon argent au jeu, & ne ſçachant plus où donner de la tête, ſe mit à rêver un projet, paſſa vingt-quatre heures ſans manger, jetta quelques extravagances ſur du

papier, qu'il envoya au Contrôleur général, convaincu que sa fortune étoit faite. Il se trompoit à la vérité; mais il se présenta des ressources longtems avant que l'illusion fût dissipée. Les joueurs sont assez systématiques. Heureux ceux qui font leur partie, s'ils ne sont pas calculateurs; pour moi, je n'en voudrois ni pour amis, ni pour amants. Il faut distinguer deux espéces de joueurs: ceux qui jouent par passion & par intérêt, & ceux qui jouent par ennui ou par amusement. C'est des premiers que je parlois; car il n'y a ni bien, ni mal à dire des derniers.

Les agrémens de la figure font tout dans les femmes; mais ils ne sont presque comptés pour rien dans un homme d'esprit; à moins qu'il ne veuille

les sacrifier à quelque femme de qualité, qui se servira de lui, comme d'un sot, qui auroit les mêmes avantages. J'en connois une qui s'étoit choisi un jeune homme qui avoit du mérite, & de la figure; mais on n'amuse pas longtems les femmes avec de l'esprit: elle lui dit un jour nettement qu'il pouvoit se retirer; qu'elle n'aimoit pas les gens qui parloient trop.

Il est des gens qui ne peuvent vivre obscurément; ils s'élancent dans le monde; ils se répandent; ils se persuadent que plus ils seront connus, plus ils brilleront. Qu'ils se trompent! La lumiere n'éclate jamais davantage que dans les ténébres. Un homme de Lettres qui vit retiré, & qui n'annonce son existence que par les productions de son esprit, est un

astre qui paroît dans une nuit profonde, & qui détermine tous les yeux sur son horison. On ne l'eût peut-être pas regardé, s'il se fût levé avec les autres étoiles. Autre avantage de la vie retirée : Celui de disparoître sans qu'on s'en apperçoive. On jette quelquefois les yeux au loin, pour s'informer de ce qui s'y passe ; mais on regarde sans cesse autour de soi. Ajoutez à cela qu'on dédommage ordinairement par des louanges un homme dont on craindroit la concurrence, mais qui nous sacrifie ses prétentions, en demeurant dans la retraite. On dit du bien de lui sans qu'il en coûte rien à l'amour-propre. Un homme qui se tient si loin des vivans a été précisément par rapport à eux, comme s'il étoit déja au nombre des morts.

L'amour du plaiſir eſt dans tous les hommes. C'eſt pour s'en procurer qu'on fait tout. J'aime aſſez les gens qui s'en font de biſarres. Cela marque au moins de l'imagination, & j'ai éprouvé que les ſingularités ne déplaiſoient qu'aux eſprits bornés ; ils veulent comme les autres & tout comme les autres ; & les plaiſirs veulent être variés. On les déguiſe en y mettant de la biſarrerie. Changer d'objet, c'eſt faire comme tout le monde. Il faudroit donc s'en tenir aux mêmes ; mais les prendre ſi ſinguliers qu'ils corrigeaſſent de l'envie de changer.

Volupté ; tout le monde en parle, croit la connoître, & peu de perſonnes ſont en état de la ſentir. On donne ce nom à tous les mouvemens du

plaiſir. Il y a pourtant loin du plaiſir à la volupté : ils ſe joignent quelquefois ; mais ils ſe ſentent ſéparément. La volupté vient de l'ame, le plaiſir vient des ſens ; auſſi tout le monde prend-il du plaiſir, parce que tout le monde a des ſens. Mais la volupté étant un ſentiment délicat, dépendant de l'eſprit, & du goût ; il y a donc les trois quarts du monde qui n'ont jamais ſenti la volupté. Je ne ſçais même ſi l'on peut donner aux mouvemens que l'on ſent quand l'amour-propre eſt ſatisfait, le nom de volupté ; c'eſt une jouiſſance de ſoi-même que cela ; c'eſt donc un plaiſir ſimplement. Quand je regarde ce que j'aime, les mouvemens qui ſe paſſent en moi m'étant procurés par la vûe ; mes yeux ne me reprochant rien dans l'objet qui me plaît ; l'eſprit &

le goût, étant d'accord avec les ſens ; on peut appeller ce que j'éprouve, un plaiſir voluptueux. Si ce que j'aime eſt laid, c'eſt du plaiſir ſans volupté. Il n'en eſt point dans la jouiſſance, puiſqu'alors on eſt hors d'état de raiſonner. Tout ce qui nous ôte la faculté de ſentir notre bonheur, ne peut mériter ce nom. Il faut voir, il faut entendre, il faut toucher, il faut ſentir le beau pour connoître la volupté. La plus pure vient de l'imagination & de la délicateſſe ; car ſans elle il n'y a plus que du plaiſir. Je ſoutiens même que la vertu a ſa volupté. Les belles actions nous en procurent d'une ſorte d'autant plus douce, qu'elle n'eſt pas momentanée comme celle de la paſſion, & que les retours n'en ſont jamais fâcheux. Perſonne n'a encore oſé dou-

ner de Traité sur la volupté. Ovide n'étoit pas voluptueux, il n'étoit que libertin; la Fontaine étoit pis encore. Il n'en est qu'un que je n'ose citer; j'aurois peur que l'on ne me soupçonnât de sçavoir le Latin. Pour moi, si j'entreprenois ce Traité, les femmes m'accuseroient d'expérience, & je n'ai pas l'âge encore d'en montrer sans conséquence.

Les gens qui se possédent, ont bien de l'avantage sur ceux qui prennent tout avec emportement. Avec le sang froid, on voit venir les coups de loin, & on les pare. Mais d'un autre côté, les gens phlegmatiques n'ont point de premier mouvement qui les excuse. J'ai remarqué que, quand ils joignent à cette qualité de l'esprit & du goût, ils vont extrê-

ment loin. C'eſt marcher à grands pas que de s'arrêter à propos ; on ne réſiſte pas à tant de qualités réunies. L'eſprit ouvre les voies ; la prudence écarte les obſtacles ; & l'on arrive à la fortune, quand on s'en ſoucie : mais il eſt rare que les perſonnes de ſang froid ne ſoient pas Philoſophes.

Connoître toute la valeur des belles actions, c'eſt preſque en être capable. Qui voit bien, agit bien. Un Deſſinateur qui connoît ſes proportions, ne ſe réſout pas à faire un mauvais deſſein. Il eſt dans les procédés une beauté qui nous captive malgré que nous en ayons. Elle remue ceux qui ſont les moins ſuſceptibles de cette émotion. Mais ce n'eſt pas avec la même force que les ames d'un

ordre plus élevé. Celles-ci ſont ſaiſies d'une admiration qui les met ſur le champ en action. Les autres d'un étonnement qui les engourdit. Le diſcours d'Achille ou d'Ajax dans la Tragédie fait trembler le lâche ; l'homme de cœur eſt ſur la ſcene, c'eſt lui qui joue, qui parle, qui menace ; il eſt en Aulide ; il brave Agamemnon. En queſtionnant adroitement les Spectateurs d'une action tragique, ſur la nature des ſentimens qu'ils éprouvent, on devineroit preſque ce qu'ils ſont capables de faire. Un homme qui ſaiſi d'un mouvement de compaſſion dans la Comédie de l'Enfant Prodigue, tireroit ſa bourſe quand il l'entend déplorer ſa miſere, ſeroit à coup ſûr un homme bon.

Probité : Terme vaſte que peu de

gens comprennent dans toute ſon étendue ; & peut-être n'eſt-ce pas leur faute. Il eſt des fineſſes en tout ; & ſa probité a les ſiennes, qui ne ſont apperçues que par les perſonnes qui ont le plus d'ame. Les jeunes gens n'en ont preſque pas encore, & les vieillards preſque plus d'idées. On ne les ſent pas dans la jeuneſſe ; on ne les ſent plus dans un âge avancé. Il y a même des gens d'eſprit pour qui ces minuties d'honneur ſont un ridicule en tout tems. Il faut bien des réflexions pour connoître l'homme de ſociété, & à lui bien de la droiture de cœur pour qu'on en faſſe cas. Les jeunes gens ſont parjures, méchans, menteurs, infidéles, calomniateurs, ſouvent pis ; faute de ſçavoir bien ce qu'il faut être. Cette habitude ne les diſpoſe pas à devenir meilleurs

avec le tems. Il seroit donc essentiel que les premieres leçons des enfans fussent des leçons de probité. Il faudroit leur apprendre ce à quoi les engage la qualité d'homme ; & le plutôt seroit le mieux. J'invite quelqu'honnête & habile homme à nous faire des élémens de morale à l'usage des enfans. On les fatigue d'une multitude de préceptes superflus ; & on les laisse grandir, sans leur avoir donné une notion exacte de ce que c'est que probité. S'ils ne sont pas fort honnêtes gens, il ne faut pas s'en étonner ; ils seroient, je crois, de fort mauvais Humanistes, & de très-pitoyables Géometres, si on ne s'y prenoit pas mieux pour leur apprendre le Latin ou la Géométrie. Aussi ils trompent leurs parens, & ils s'en félicitent ; ils deshonorent des femmes qui

ont été ou assez simples pour les croire, ou assez sensées pour les refuser, & ils s'en font une espéce de point d'honneur ; ils font des dettes qu'ils ne payeront jamais, & ils ne s'en cachent pas : cependant ils se trouvent à l'âge de quarante ans avec la réputation d'une probité soutenue. Qu'entend-t-on donc dans le monde par de la probité ? Ce n'est point aux femmes à qui je fais cette question. Elles sont dispensées d'en avoir. On dit une femme d'honneur, & l'on entend bien ce que c'est que l'honneur d'une femme ; mais on n'a jamais dit une femme de probité. Ce seroit même s'exprimer si ridiculement, que si j'avois à parler de Madame de ***, je dirois que c'est une femme d'honneur & un homme de probité. Quoi donc la probité seroit-

elle inutile aux femmes ; ou les femmes ne seroient-elles point faites pour elle ? C'est le premier ; car il me semble qu'elles peuvent être tout ce qu'elles veulent, sans conséquence. Nous portons aux hommes une vénération bien singuliere pour n'oser avoir avec eux rien de commun que les défauts. Peut-être ne serions-nous pas fâchées d'égaler leur sçavoir, & de ne plus passer pour ignorantes ; mais je crois qu'ils nous accuseront encore long-tems d'indiscrétion, de caprices, de frivolité, d'inconstance, de peu d'entendement, d'attachemens piroyables, &c. Nous avons cependant le germe de toutes les vertus qui sont en eux ; mais soit défaut d'éducation, soit foiblesse de notre part, ce germe ne produit rien en nous.

La

La vertu eſt tout & n'eſt rien : elle eſt tout pour ceux qui la chériſſent, & rien pour ceux qui ne l'ont pas.

Rien n'eſt ſi cher que l'*honneur*, la vie, la liberté : cependant on riſque ces choſes avec une ſorte d'indifférence qui fait honte au bon ſens & à la raiſon. On veut paſſer pour avoir de l'*honneur* ; & l'on fait des actions qui le bleſſent, & ſouvent le détruiſent. On veut vivre long-tems ; & l'on ſe ruine la ſanté par des excès. On adore la liberté ; & l'on ſe marie, on prend des Charges, on accepte des Dignités, on montre de l'eſprit mal-à-propos, & l'on fait enfin tout ce qui méne à l'eſclavage. On paſſe donc ſa vie à mettre ſans ceſſe les ſens & les paſſions en contradiction

avec l'honneur & la liberté. De tout tems les hommes n'ont pas été d'accord avec eux-mêmes ; tels ils ont été, tels ils ſeront toujours. Quant aux femmes, je n'en dis rien ; elles ſont encore moins décidées.

Il ne peut y avoir trop de conformité entre les perſonnes qui ſe marient : c'eſt une démarche trop importante pour y rien négliger ; mais ſurtout on doit s'attacher à l'éducation & au caractere. L'éducation eſt l'indice de la naiſſance : pour le caractere, il faudroit qu'un homme fût bien inſenſé, pour fermer les yeux là-deſſus : le bonheur en dépend. Au reſte je ne parle que du petit nombre de ceux qui ſe marient pour vivre enſemble. Les autres peuvent s'unir ſans tant de façons. Il me ſemble que

dans les mariages mal assortis les femmes sont moins coupables que les hommes ; il a moins dépendu d'elles de choisir.

Je ne trouve rien de si vil que de frapper les gens par derriere. Haïssez à découvert. Il faut mettre de la générosité jusques dans la vengeance ; & j'ajouterai qu'il faut punir de sang froid. Rien ne demande tant de tranquillité, & n'est conduit avec plus de véhémence que le ressentiment. On ne pense pas que, quand on se venge, on est juge dans sa propre cause ; & qu'il est facile de redemander plus qu'il n'est dû ; toutes les passions sont contre le bon sens ; il n'y a que l'amour dont on puisse faire une vertu. Mais comment s'y prendre avec des gens qui rougissent de la fidelité,

TAYLOR INST. OXFORD

& de la retenue, & qui aiment mieux affecter des vices à la mode que de montrer des vertus gothiques.

N'ayez jamais rien à démêler avec des têtes légeres; elles ne sont propres à rien. Tout traité demande de la réflexion, & les gens sans cervelle ne pensent point. Mais un homme n'est point un fol pour avoir fait une folie, ni un sot pour avoir fait une sotise. Il ne faut donc pas juger les gens trop légerement; mais voir si par hazard, un homme de beaucoup d'esprit ne seroit point devenu un sot à force d'avoir fait des sotises, ou insensé, à force de folies.

Il ne faut être la cause de la désolation de personne. On n'entend pas parler impunément des malheu-

reux qu'on a faits. On trouve alors en soi des principes d'humanité que l'on n'étouffe point, que l'on est fort étonné d'y rencontrer, & qui nous reprochent l'excès de la passion que nous avons écoutée, à moins que le sujet ne soit si détestable, qu'il ne vaille pas la peine d'être plaint. J'avois d'abord eu la tentation de supprimer cette pensée, parce qu'elle me sembloit ne concerner que les honnêtes gens qui ne font point de malheureux de propos délibéré; mais je me suis convaincue, en y regardant d'un peu plus près, qu'elle est générale; car, me suis-je dit à moi-même, l'homme le plus méchant qu'on puisse imaginer n'existe pas; mais l'homme le plus méchant qu'on puisse imaginer, seroit celui qui feroit des malheureux sans remords. On ne fait

donc point de malheureux ſans remords.

Il faut être femme pour ſçavoir ſe venger. Je ne ſçais cependant comment la femme la plus vindicative s'y prendroit avec un homme d'un mérite reconnu; car le mérite n'a jamais tant de partiſans que quand il eſt perſécuté; & celui qui s'en venge, ſe fait haïr.

Attendre à ſa mort pour faire du bien & pour bien faire, c'eſt ignorer ſon bonheur & celui des autres. Il a des gens qui veulent être regretés; c'eſt la folie la plus déplacée: ne vaudroit-il pas mieux jouir de la reconnoiſſance?

L'art de cacher ſes défauts eſt un

art néceſſaire à qui veut ſe faire une réputation. Il n'en faut qu'un pour ternir un grand mérite, & l'on ſe prend où l'on peut, quand il eſt queſtion de déprimer les qualités. Ce qui n'eſt rien aux yeux de l'amitié n'eſt pas vû de même par les indifférens. Regarder tous ceux qui nous examinent comme prêts à nous nuire dans l'occaſion, c'eſt le moyen de n'être trompé ni ſur ſon compte, ni ſur le leur. Un Philoſophe diſoit de ſes calomniateurs : ces gens diſent beaucoup de mal de moi ; mais ils en diroient bien davantage, s'ils me connoiſſoient comme je me connois.

Les perſonnes inquiettes & ſoupçonneuſes n'ont point de repos, & n'en laiſſent point aux autres. Il n'y a pas d'autre reſſource pour elles

que de se livrer aux violens exercices du corps ; courir la poste, par exemple, jouer à la longue paume, chasser la grande bête. Si elles ont trop d'embonpoint, malheur aux autres.

Penser & sentir, sont deux choses fort différentes. L'une appartient à l'esprit, l'autre est essentielle à l'ame. Aussi je crois qu'il y a des gens qui ne pensent guéres, & qu'il n'y en a point qui ne sentent.

Les grands chagrins sont les épreuves de l'ame. On ne se connoit point quand on n'a pas été malheureux. Les plaisirs n'apprennent qu'une chose, l'art de les bien choisir ; & n'ont qu'un terme, l'ennui, quand ils nous quittent, & c'est presque toujours eux qui commencent. Nous les pour-

ſuivons tant qu'ils ſe laiſſent appercevoir. Il y a des gens qui ne les perdent jamais de vûe, pas même dans les derniers momens. Ces gens ſont plus heureux que ſages, & j'ai meilleure opinion de leur tempérament que de leur eſprit.

Il eſt doux d'être prévenu; mais il y a des gens dont on n'obtient rien, ſi l'on ne demande; n'importe, il vaut mieux être privé de ce qu'on ſouhaite que d'eſſuyer un *je ne puis pas*, ou quelqu'autre mauvaiſe défaite. Quand vous aurez des demandes à faire, examinez ſi elles ſont juſtes. En général, il ne faut déplacer perſonne. Voyez donc ſi celles à qui vous vous adreſſez ſont d'un caractere à vous écouter. Demander des graces à de certaines gens, c'eſt emprunter

d'un avare. Si l'on obtient, c'eſt d'une façon ſi pénible, qu'on ſeroit moins fâché d'un refus, quand on a du cœur; cependant il ne faut être refuſé de perſonne.

Je ne ſçais pourquoi je ſuis plus ſenſible aux attentions qu'aux ſervices. Seroit-ce que les ſervices exigent de la reconnoiſſance, & que les attentions pouvant être récompenſées ſur le champ par la façon dont on les reçoit, il eſt plus facile de s'acquitter des unes que des autres ? Je trouve d'ailleurs une certaine délicateſſe dans les attentions, qui n'eſt point dans les ſervices, & qui eſt fort de mon goût. Ce que je tiendrois à titre de grace, me deviendroit à charge. Je crois que le vrai moyen de me rendre ingrate, ſeroit de me mettre

dans le cas de ne pouvoir m'acquitter. Il entre peut-être dans ce que je dis-là, plus de fierté que de gratitude. Je n'approfondirai point cette réflexion ; il faut passer légerement sur les défauts dont l'on ne veut point se corriger.

Venir après les autres, c'est presque désespérer de son bonheur. Il faut tenter tout ce qui paroît bon. Une route difficile peut mener à la fortune ou à la réputation. Ne faire que ce que les autres ont fait, c'est être imitateur, & par conséquent subalterne. Celui qui s'éleve au-dessus de son modéle, n'en avoit pas besoin. Le neuf a toujours pour lui la singularité. Mais il faut surtout observer de ne point blesser les regles du bon goût, qui est aujourd'hui d'une extrême délicatesse.

Les perſonnes qui occupent des poſtes éminens ſans avoir les qualités néceſſaires, ſont encore rendues plus petites par leur grande élévation ; ce ſont comme des boules qui diſparoiſſent à l'extrémité d'une haute pyramide.

Il faut fuir les perſonnes qui ſçavent nos ſecrets, ſurtout quand d'autres les leur ont confiés. Rien ne gêne tant que la préſence de ceux dont on redoute l'indiſcrétion. Chaque mot qu'ils prononcent eſt effrayant. Cet état eſt ſi cruel que j'ai ouï-dire à une femme, d'un homme qui ſçavoit un peu ſes affaires, qu'elle ne le rencontroit jamais ſans avoir la fiévre. La ſanté dépend donc quelquefois d'une fâcheuſe rencontre. Il faut tâcher de n'en point avoir, en ne faiſant rien

qui nous donne de l'appréhenſion.

Porter de la hauteur chez ceux à qui l'on va demander, c'eſt un moyen ſûr pour ne rien obtenir. Cependant comment demander en toute humilité la récompenſe de ſes ſervices ? Un bon Officier pourſuit une penſion comme une choſe dûe, & c'eſt en effet une dette. Je ne dirai rien des ſollicitations de bénéfices, il y a une méthode particuliere pour les obtenir. Je reviens à nos Officiers à qui l'on ne donne rien, juſtement parce qu'on leur doit. Acquitter, n'eſt point faire une grace ; & chez les Miniſtres, on n'obtient rien qu'à ce titre.

Le ton le plus ſimple & le plus noble eſt le meilleur. Il n'eſt point

ſujet aux changemens. Le choix des expreſſions eſt très-eſſentiel, quand on écrit. Il l'eſt moins dans la converſation familiere. Il faut avoir l'expreſſion ſimple & affectueuſe avec ſes amis ; avoir la même ſimplicité avec un peu plus de politeſſe pour les indifférens. Il eſt des termes de ſociété qui ne doivent être employés qu'avec ceux qui les entendent, & qu'il ne faut jamais écrire, parce que l'on écrit pour tout le monde. Les tours les plus ingénieux paſſent. Il vient un tems où il n'eſt plus permis d'en uſer. C'eſt une choſe qu'il ne faut non plus ignorer que les modes. Un Auteur qui peint des mœurs qui n'exiſtent plus, ou qui ſe ſert de façons de parler qui ne ſont plus d'uſage, eſt étranger dans ſon ſiécle, & dans ſa patrie. Le ton des honnêtes

gens ne devroit point varier. Il en étoit un jadis pour les femmes dont il ne leur étoit pas permis de s'écarter, celui de la pudeur. Je ne ſçais ce qu'il eſt devenu, à moins qu'il ne ſe ſoit réfugié aux Urſelines, & chez les Filles de Sainte-Marie. Qu'il y reſte ; on n'en a plus que faire dans le monde. Nos mœurs demandent un autre langage. Je n'entends point par un ton ſimple, celui du ſiécle d'Henry IV. Quelqu'admirable que ſoit le ſtile de Montagne, celui qui s'y conformeroit ſcrupuleuſement aujourd'hui, ſoit dans ſes écrits, ſoit dans ſa converſation, ne feroit pas mal de reprendre la fraiſe, la calote, les grands gantelets, l'écharpe avec la petite barbe. Cela n'ajouteroit preſque rien à ſon ridicule. On entend par un langage pur, celui de

ſon tems ; c'eſt celui qu'il faut prendre. En un mot, il faut parler aujourd'hui, comme les gens d'eſprit parloient hier. C'eſt ce que je conſeille à mes amis, & ce que je tâcherai de faire.

Heureux qui a les vertus dans un dégré modéré. Je me ſuis apperçue que ceux qui en portoient quelques-unes à l'excès étoient inſupportables à eux-mêmes & aux autres. Ce que j'ai encore remarqué, c'eſt que les vertus ne ſont point enviées ; ſeroit-ce qu'on en feroit peu de cas ? Et ſont-elles donc comptées pour rien dans ceux qui les poſſédent ? On envie la beauté, les talents, l'eſprit, les connoiſſances ; mais point du tout les vertus. Un homme dira : Je voudrois bien avoir autant d'eſprit qu'un tel ;

tel ; mais il ne dit jamais, je voudrois être auſſi généreux. Une femme dira, Je voudrois bien avoir les yeux & les dents de Madame ***, mais point ſa modeſtie. Je vois ce que c'eſt ; on n'envie que ce qu'on n'a pas, & tous les hommes ont de la généroſité, & toutes les femmes de la modeſtie. Il n'y a que beaucoup d'eſprit qui manque quelquefois aux uns, & de belles dents & de beaux yeux aux autres.

Si j'étois homme, j'aimerois mieux paſſer pour poli que pour galant. La politeſſe marque de l'éducation, & la galanterie, un goût général pour les femmes aſſez mal récompenſé. Le ſort des galants de profeſſion eſt de m'en avoir jamais une qui en valle la peine. Ils ſont dans leur jeuneſſe

le partage des femmes décriées & dans un âge plus avancé, le mépris de ces femmes & des autres, pas une ne les console.

Un talent qui n'est point à négliger, c'est celui de faire valoir un pardon. Il faut exagérer l'offense, en paroître bien fâché, & se faire prier long-tems. Je n'écris point ceci pour les jolies femmes, & encore moins pour les laides. Il n'y en a point qui n'aient montré du courroux, sans à en avoir, & pardonné ensuite comme si elles en avoient eu.

La patience est une vertu de sang froid. Je la trouve très-utile, & je l'admire beaucoup dans les autres; mais il faut absolument que je m'en passe. On ne se donne point les vet-

tus qui nous manquent, quand on eſt née avec les défauts contraires. En revanche je la recommande fort à mes amis.

De tous les chemins qui menent à la fortune, le plus court & le moins fréquenté eſt le meilleur. Il y a des gens qui ne ſuivent que les grands chemins, qui ne connoiſſent que les entrées que la foule obſéde, & qui n'arriveront jamais.

Il ne faut paſſer ni pour médiſant, ni pour ſilentieux. On ſe fait haïr & craindre par la médiſance; la taciturnité expoſe au reproche de peu d'eſprit, ou même à un ſoupçon plus offenſant, celui d'avoir beſoin d'indulgence. Il y auroit un arrangement à tout cela, ce ſeroit de médire ſi bien,

que les gens que l'on attaque ne puſſent y trouver à redire ; & ne ſe taire que quand les ſujets ſont tout-à-fait deshonorés ; pour lors on diroit: Monſieur de *** médit comme les Anges ; il ne dit jamais que des choſes que tout le monde ignore, & qui deshonorent ceux qu'il met en jeu, ſans les offenſer.

Il y a des gens qui ne font rien qu'avec réflexion, & qui n'en font pas mieux. Ils ſeroient beaucoup plus ſages de ménager leur tête, & de laiſſer prendre aux événemens le train qu'ils doivent avoir naturellement. Le tems & les occaſions amenent tout à perfection.

Tout le monde veut avoir de la fineſſe : on imagine qu'elle marque de

l'esprit; quelle erreur! J'ai vû des subtilités surprenantes dans des personnes fort bornées, & celles qui avoient le plus de pénétration en étoient la dupe. La finesse est proscrite, si ce n'est dans les discours; encore faut-il parler à des gens qui nous entendent.

On veut briller à quelque prix que ce soit, même aux dépens de l'amitié. On aime mieux perdre un ami qu'un mot qui montre de l'esprit. Il faut avoir bien de l'indulgence pour les personnes étourdies; car elles en hasardent souvent. Malheur à qui leur présente inconsidérément une entithése brillante à faire.

Il y a deux espéces d'hommes avec lesquels il ne faut avoir rien de commun, les méchants & les sots. Avec

les méchants, cela dépend un peu de nous; avec les sots, cela n'en dépend pas. A la maniere dont on juge des choses dans le monde, on diroit que c'est tout le contraire. On rougit plus d'une sottise que d'une méchanceté; et peut-être a-t-on raison. Les sots sont sots sans ressource. Les méchans peuvent devenir bons.

Le déguisement n'est plus guéres d'usage. Tout le monde a de la finesse. Il n'est point de mauvais procédés qui n'aient été pratiqués; pour des bons, il en reste encore à avoir; mais on n'y pense pas, et les occasions passent. On imite le bien; mais on ne se propose pas de le surpasser. C'est encore une différence du bien & du mal, & c'est par cette raison que nous ne valons pas mieux que nos

peres, & que nos peres ne valloient pas mieux que nos ayeux. C'eſt un préjugé de croire qu'il y ait aujourd'hui des qualités qui n'étoient pas de tout tems. L'eſprit & la ſotiſe ſont de ce ſiécle & des ſiécles paſſés ; on a ſeulement épuré le goût & corrompu les mœurs.

La réputation dépend du jugement des autres. C'eſt une raiſon pour reſter ignoré, quand le mérite n'eſt pas éminent. Se propoſer de plaire à tous, eſt un projet extravagant, puiſqu'il n'eſt pas poſſible.

Etre obligé de rire vis-à-vis d'une perſonne ſans eſprit : quel ſupplice ! par où l'attaquer ? Tout lui eſt étranger, elle ignore tout, & l'on ne peut lui rien apprendre. Mais heu-

reuſement ſi un homme d'eſprit eſt mal à ſon aiſe avec un ſot, un ſot n'eſt pas mieux avec un homme d'eſprit; auſſi je m'apperçois que dans la ſociété, ſans le beſoin qu'on a de voir quelques gens élevés en dignité, & de ſouffrir ſes proches, les ſots ſeroient tous d'un côté, & tous les gens de bon ſens de l'autre.

Les plus belles penſées vieilliſſent; il n'en eſt pas de même des belles actions, elles ſont toujours nouvelles.

La meilleure choſe répétée pluſieurs fois devient fatigante. Je vois avec plaiſir deux fois le même Opéra, à la troiſiéme il me laſſe. Tout ce qui eſt deſtiné à récréer les ſens, doit être extrêmement varié. Il n'en eſt pas de même de l'ame; quand elle

est satisfaite d'un objet, elle s'en occupe long-tems. Cette jouissance ne rebute point.

Il faut double esprit pour vivre avec ceux qui n'en ont pas. Rien ne dédommage des sotises des autres; mais il y a du plaisir ou de l'intérêt à celles que l'on fait.

Quand une entreprise est difficile à l'excès, il faut l'abandonner au hazard : on la fait manquer en travaillant à la faire réussir. C'est dans ces occasions qu'il faut plus compter sur son bonheur que sur sa prudence. Il y a des gens qui ne veulent rien, à qui l'on offre tout; & d'autres qui courent après tout, & qui n'ont jamais rien. Comment cela se fait-il? par une combinaison des vertus ou

des défauts de corps & d'esprit qu'on a ; & des défauts de corps & d'esprit de ceux à qui l'on a à faire.

C'est une grande folie de prétendre que tout aille à sa fantaisie : & que m'importe à moi que celui-ci veuille avoir de l'esprit aux dépens des autres ; que celle-là soit la Perruche de tous les hommes qui vont chez elle ; cela ne fait rien à mon bonheur. Il faut s'amuser des ridicules, les censurer sans amertume, & tâcher surtout de les éviter. C'est doubler son ridicule, que d'en rire dans les autres.

Le meilleur usage d'une grande fortune, ce seroit d'en faire part au mérite indigent ; mais il faudroit n'accepter ni vers, ni dédicace. Ce n'est

plus l'homme que l'on loue, c'eſt cent piſtoles de reste que l'on a qui quitte.

Le vrai moyen de vivre ſans inquiétude & de mourir ſans regret, c'eſt de regler toutes les actions de ſa vie ſur l'équité & la droite intention. Les regrets ne viennent point ſans mécontentement, & le mécontentement de ſoi ſuppoſe des folies. Pour des ſcrupules, les gens d'eſprit n'en ont point. Car qu'eſt-ce qu'un ſcrupule ? ſinon la mémoire de quelqu'action équivoque, ſur laquelle on n'eſt pas en état de prononcer par ſoi-même. Les ſcrupules des gens du monde ſont une affectation de probité, & ceux des gens dévots, des vapeurs de la dévotion.

Il ne faut ouvrir ſa bourſe qu'aux indifférens, & ne dire la vérité qu'à ſes amis.

L'on fait tout pour celui qui nous flatte, ſans penſer aux motifs qui nous déterminent. Le flateur eſt un homme vil & bas; mais ſa dupe n'eſt pas toujours un ſot.

Tout dépend du moment, il ne s'agit que de le ſaiſir. Celui qui connoîtra le moment du caprice, ſera diſpenſé de mériter ce qu'il demande. Ce n'eſt pas aux femmes ſeules que j'en veux ici : c'eſt aux grands; c'eſt aux protecteurs. Ils ont tous accordé des graces dont ils ſe ſont repentis le moment ſuivant.

S'il y a de l'imbécillité à croire

tout, & de l'entêtement à ne rien croire. Il y a des choſes claires auſquelles on ne peut ſe refuſer ſans ridicule. Il ne s'agit point ici d'articles de foi; ce n'eſt pas mon affaire. Je ne parle que de ces contes qu'on fait tous les jours, & dont il ne faut pas ſe laiſſer bercer comme des enfans. Tout ce qui eſt dénué de vraiſemblance, ne doit point être admis par des gens de bon ſens. Si l'on examinoit de près les calomnies; ſi l'on en combinoit toutes les circonſtances, on en verroit preſque toujours le faux: mais le monde n'y regarde pas ſi près. On le trouve toujours diſpoſé à ſaiſir tout ce qui nourrit ſa malignité; & puis il y a tant de gens deshonorés qui ſoupirent après des ſemblables. On ſoupçonne bien le merveilleux & l'extraordinaire de men-

pouvoit vivre ; mais il ne faut point ; si l'on peut, laiſſer de créanciers. On ne doit rien aux autres.

Il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit, il faut ſçavoir s'en ſervir ; & cela dépend d'une qualité de l'ame tout-à-fait particuliere. L'eſprit, pour celui qui ne ſçait pas à quoi l'employer ; eſt comme ſeroient nos piéces d'or ou d'argent pour un ſauvage. Mais connoît-on l'étendue de ſes forces ? s'eſt-on meſuré avec prudence ? ſçait-on à quoi s'appliquer ? on embraſſe hardiment & l'on exécute avec ſuccès. On marche plus ſûrement quand on voit clair, que dans l'obſcurité. Les grands hommes auroient été bien petits, s'ils n'avoient eu le bonheur de rencontrer ce qui leur convenoit. Il ne faut point ſe croire univerſel.

C'eſt

C'eſt ſe tromper que de compter être ce que perſonne n'a point encore été. On peut approcher de la perfection par quelques côtés ; mais il en eſt cent par où elle devient inacceſſible. J'ai voulu tout ſçavoir, & je n'ai rien appris qu'imparfaitement ; mais il eſt moins important à une femme qu'à un homme d'aller loin. S'il eſt permis d'être ſuperficiel, c'eſt à nous. Il ne nous faut preſque des Sciences que la ſignification des mots. Pour les talens, choiſiſſons-en qui faſſent notre amuſement & celui des autres ; donnons-y une application aſſidue, & tenons-nous-en à quelques-uns, ſi nous voulons exceller.

C'eſt l'occaſion qui découvre les vices & les vertus. Nous taxons d'incapacité des gens qui peut-être au-

roient étonné par leurs talens, s'ils avoient été à portée d'en montrer. Nous croyons à d'autres du courage & de la probité, qui n'attendent que le moment pour se démentir. Le tems & l'occasion, détruisent nos conjectures & réduisent nos espérances en fumée.

S'il y a des gens inaccessibles à tous les événemens, & qui s'imaginent qu'on les regardera pour cela comme des Philosophes, ils se trompent. On les prendra pour ce qu'ils sont, pour des stupides. La Philosophie suppose du bon sens, du sentiment & même de l'esprit; & il n'est pas possible qu'un être doué de ces qualités ne soit très-sensible à la peine & au plaisir. Prendre son parti dans les grands chagrins, ce n'est pas être insensible; c'est tenter sa guérison.

Il faut pouvoir ſuffire à ce que l'on tente : avant que de s'embarquer dans une entrepriſe, il eſt prudent d'en examiner les ſuites & la fin, de conſidérer ſi la charge n'eſt pas trop peſante, & de tenter enſuite l'évenement. Quand je vois de petits perſonnages ſe propoſer de grandes choſes, il me ſemble voir des Pigmées qui veulent marcher à pas de Géans.

Il ne faut pas être trop aimé pour être reſpecté. L'amour & la vénération ne vont point enſemble ; la tendreſſe introduit la familiarité & la confiance, & chaſſe la contrainte & le reſpect. Les femmes ont choiſi : elles ont donné la préférence à la tendreſſe ; elles ſe trouvent mieux de l'accès doux & prévenant qu'elles accordent aux hommes ; elles n'en ſont

pas à la vérité fort reſpectées ; mais en revanche, elles ſont aimées d'une façon tout-à-fait incommode.

La dépendance de ceux qu'on mépriſe eſt la plus inſupportable de toutes. Leur autorité nous rappelle ſans ceſſe leurs mauvaiſes qualités. Cette conſidération, au lieu de nous éclairer ſur le peu de cas qu'on doit faire de l'autorité & autres ſemblables avantages attachés à la naiſſance, aux richeſſes & aux dignités, acheve ſeulement le ſupplice de notre vanité. Si l'on ſe réſout ſi difficilement à tenir de ceux qu'on eſtime, combien ne doit-on pas ſouffrir des défauts de ceux à qui le ſort nous a ſoumis ? Qu'il eſt humiliant pour un homme d'eſprit d'obéir à un ſot. Dans ces occaſions, la qualité de pere ſuffit

à peine pour soutenir le dévouement dans un enfant.

On ne peut avoir deux passions dominantes à la fois. L'ambitieux n'aime pas; celui qui aime bien ne peut qu'aimer; le joueur veut perdre ou gagner: Celui qui rassembleroit plusieurs grandes passions dans un même degré de force seroit un espéce de monstre fort dangereux; mais en y réfléchissant un peu, ces sortes de monstres me paroissent impossibles; si l'on aime le jeu passionnément, on n'aime pas sa maîtresse.

Il arrive des événemens qui nous causent un étourdissement si violent, que les sentimens les plus forts en sont suspendus; toute la Philosophie du monde n'y fait rien. Dans ces mo-

mens on eſt enlevé malgré ſoi aux attachemens les plus forts ; quelque tendrement chéri que ſoit un amant, on n'eſt plus à lui ; on eſt à ſon chagrin. La réflexion nous raméne de ces écarts, les uns un peu plutôt ou plus tard que les autres ; mais dans l'inſtant critique, ceux qui réfléchiſſent le mieux s'affligent auſſi-bien que ceux qui ne penſent point. Il ſemble que le courage devroit toujours accompagner le bon ſens ; cependant j'ai connu des perſonnes à qui l'on en accordoit, d'une foibleſſe inconcevable ; & d'autres qui n'avoient qu'un jugement fort borné, d'une fermeté qui tenoit de l'héroïſme. O vertu des hommes qu'êtes-vous ?

Louer les abſens ſur des qualités qui ſont dans les perſonnes préſen-

tes ; louange délicate qui ne réuſſit pas toujours avec les hommes, & dont toutes les femmes s'offenſent, quand l'éloge eſt d'une autre femme. J'ai vû des femmes aimables, qui n'avoient commis que cette imprudence, & qu'elles avoient priſes en averſion. Un amant qui veut durer, doit réſerver tous ſes yeux & toutes ſes oreilles pour ce qu'il aime. Son regne ſe paſſe, ſi l'on écoute patiemment les éloges qu'il fait d'une autre. La premiere marque d'indifférence c'eſt de ne pas s'en fâcher, & la derniere de ne plus s'en appercevoir.

Il faut toujours être bon à quelque choſe à ceux que l'on aime, & les faire dépendre ou par les plaiſirs, ou par les ſervices, ou par l'habitude.

Les amuſemens étrangers, les diſtractions amenent l'inconſtance. Le lien de la dépendance eſt bien fort ; pour s'en appercevoir, il faut être ſur le point de le rompre. Il y a des gens qui vivent enſemble comme s'ils s'aimoient, faute de pouvoir ſe paſſer l'un de l'autre.

Revenir ſur ſes fautes, c'eſt preſque en faire d'autres, puiſque l'on ne s'en reſſouvient pas ſans chagrin. Je voudrois que quand on a fait une ſottiſe, on n'y penſât plus ; mais il y a des gens qui ſe creuſent ſans fin ſur ce qu'ils ont fait, ſur ce qu'ils auroient dû faire, & qui n'ont de mémoire que dans la ſeule occaſion où leur amour-propre & leur bonheur voudroient qu'ils en manquaſſent.

Avec de l'esprit, de l'éducation & des usages, on se distingue sans être singulier ; on mérite du respect ; on obtient de l'estime, & l'on se trouve loin du commun. Il y a des personnes du premier rang qui s'abaissent autant au-dessous de leur état par des procédés vils, que d'autres d'un rang subalterne s'élevent au-dessus du leur par la noblesse de leurs sentimens; d'où il arrive que les unes & les autres se font croisées, & que les premieres occupent dans la mémoire des hommes le rang que les autres ont dans la société : les grands seroient bien moins fiers de leur élévation s'ils pouvoient pénétrer les esprits, & voir la place qu'ils y ont. L'ame des gens de bien est un sanctuaire où les méchans sont jugés. Voilà le tribunal qu'ils ne corrom-

pront jamais ; & toutes les puiſſances de l'Univers ne peuvent l'empêcher de prononcer avec juſtice. On eſt forcé de s'incliner aux pieds de l'idole ; mais le cœur ſçait qu'il eſt d'argile.

Il y a des perſonnes qui font des excuſes avant d'avoir fait des mécontens. On offenſe ſouvent des gens qui ne s'en apperçoivent pas, ou qui ne veulent pas s'en appercevoir. Une excuſe mal-adroite les oblige, malgré qu'ils en aient, à y faire attention & à marquer du reſſentiment ; & l'on peut dire qu'alors ils ſont plus irrités de l'excuſe que de l'offenſe.

La pareſſe eſt de tous les vices le plus niais ; elle ne méne qu'à l'ignorance. Les autres au moins procurent quelquefois des plaiſirs : mais la

pareſſe endort, & les pareſſeux ſont bercés par l'ennui. J'aimerois mieux les turbulens ; ils vivent au moins. Quand j'imagine une ſociété de pareſſeux, il me ſemble que je ſuis tranſportée dans ces lieux où les Egyptiens enfermoient leurs parens trépaſſés. Si les femmes n'agiſſent pas, elles parlent au moins ; & c'eſt toujours un ſigne de vie.

Rien ne fatigue tant que l'ennui des autres. Il y a des gens qui ne s'amuſent de rien, qui proménent leur indolence & leur déſœuvrement de maiſons en maiſons, de chambres en cabinets, de promenades en Spectacles, ſans que les divertiſſemens les plus bruyans les tirent de leur létargie. Ils rêvent toujours en apparence, & cependant ils ne penſent

à rien ; il sembleroit que les passions tireroient ces gens-là de leur engourdissement. Point du tout, s'ils ont quelque moment d'émotion, c'est pour rentrer aussitôt dans leur état ordinaire. J'ai oui-dire à un goutteux homme d'esprit, qu'il préféroit ses attaques de goute à un découragement aussi marqué. Je sens mon être, au moins, dit-il, je jure contre les causes de ma maladie, c'est toujours une occupation ; mais ces gens-là ne s'occupent de rien, ils sont cependant aussi vicieux que d'autres.

Toute concurrence est à charge. On ne veut point être dix à poursuivre le même objet. Celui qui se pique de l'emporter, est d'ordinaire celui qui le manque. D'ailleurs les concurrens sont dangereux ; ils dé-

chirent, quand ils ne peuvent détruire. Dans la recherche des belles choſes, on ne remédie à l'inconvénient de la concurrence qu'en tenant ſes deſſeins ſecrets ; le ſuccès en eſt plus sûr, & le refus plus ignoré.

On ſe fait à la laideur, mais jamais à la méchante humeur ; elle uſe tout. C'eſt le poiſon de la ſociété, des plaiſirs, des amuſemens, & puis les perſonnes de mauvaiſe humeur ont preſque toutes le ton aigre & haut ; on parvient avec le tems à adoucir les animaux les plus féroces ; le tems ajoûte au contraire à la mauvaiſe humeur ſurtout dans les femmes. Le moyen de ne pas paſſer une vie triſte avec des gens qui s'affligent de la gayeté des autres !

On envie le bonheur des autres ; on le leur enleve ſans être plus heureux ; on regrette le paſſé ; on ſoupire après l'avenir, qui ne vient pas meilleur que le préſent ; on ſe plaint des autres ; on s'applaudit ſoi-même ; on trouve médiocre & même déteſtable ce qu'on n'a pas fait ; on exagere les défauts d'autrui ; on en a de plus inſupportables qu'on excuſe par de bonnes raiſons ; on fait des fautes qu'on ſe paſſe, parce qu'il faut bien ſe paſſer quelque choſe. On continue de s'admirer, & la vie s'écoule en dédaignant de fort belles choſes, & en ſe paſſionnant pour des miſeres ; mais ces miſeres ſont de nous, & les belles choſes n'en ſont pas.

Quand on veut s'aſſurer d'une cho-

ſe, importante ou non, une diſſimulation qui réuſſit preſque toujours, eſt celle de paroître la ſçavoir, & n'en rien croire ; l'incrédulité picque les autres ; ils s'avanturent, & plus on marque d'incertitude, & plus on s'avance vers la vérité.

On ne naît pas pour ſoi ſeul. Nous ſommes faits pour les autres, & les autres pour nous. Ce n'eſt pas l'homme qu'on recherche, ce ſont ſes facultés ; s'il n'étoit bon à rien, il vivroit & mouroit ignoré. C'eſt parce qu'il penſe, qu'il parle, qu'il agit, qu'on veut qu'il rempliſſe ſon ſort ; qu'il ſoit utile & qu'il ne ſe faſſe pas dire ce que l'on diſoit à un certain Empereur : *Abbandonne donc ton ſceptre comme tu fais ton devoir.*

Il faut être bien opiniâtre pour

continuer une sottise. Il y a des gens qui conviennent dans le cœur des fautes qu'ils font ; mais ils les défendent de bouche. Un serment imprudent, une résolution mal prise, n'imposent point d'obligation ; il est toujours bien de mettre fin à ce que l'on a reconnu mal dès le commencement ; mais ce seroit le comble de l'impertinence de vouloir persévérer, & obtenir l'approbation des autres.

On pousse quelquefois l'aveuglement jusqu'à se faire une vertu de sa persévérance dans la même faute ; on oublie qu'il y a des choses auxquelles le tems ne peut rien changer, & que la nature des actions est exactement de ce nombre. Ce qui est vraiement bon ou mauvais aujourd'hui, le sera dans cent ans ; le vice ni la vertu ne vieillissent point.

Les

Il eſt très-bon de connoître la valeur réelle des choſes ; mais il vaut peut-être encore mieux connoître la valeur imaginaire que les autres y attachent. J'aime mieux une erreur qui m'endort, qu'une vérité qui troubleroit mon ſommeil. Il faut ſe tromper avec tout le monde, plutôt que d'être ſage tout ſeul. Si tous les jours étoient des jours de carnaval, je me mettrois en maſque de tems en tems. Ce n'eſt pas que tout déguiſement ne me paroiſſe une folie ; mais c'eſt que quand la folie eſt générale, il eſt plus raiſonnable de s'y conformer, que de faire digue à un torrent qui vous froiſſe ou qui vous entraîne. Pourquoi ne pas s'épargner la peine de lui avoir réſiſté, ou le ridicule de lui avoir cédé,

C'eſt ordinairement une grande folie que de montrer de la ſageſſe ; c'eſt plus ordinairement encore une grande ſageſſe, que de montrer de la folie. Il faut avoir de la ſageſſe pour ſoi, & tous les dehors de la folie pour les autres. Mais on me prendra pour ce que je ne ſuis point. Et que vous importe, pourvu que vous ſoyez ſage, & que vous ne vous preniez pas pour tel.

On croit en impoſer aux autres ſur ſon goût, en n'admirant rien, en trouvant des défauts à tout. Si les éloges outrés décelent de la fauſſeté, ou peu de diſcernement, l'inſenſibilité marque de la ſtupidité, de l'envie, ou du moins de l'affectation. Il faut louer modérément & ne point refuſer ſes louanges à qui en mérite. Mais pour rendre

cette juſtice à qui elle eſt dûe ; il faut connoître la valeur des choſes ; & cette connoiſſance ſuppoſe plus de lumieres & de pénétration que l'on n'en a communément.

Monſieur le Docteur K**** qui n'avez jamais compoſé qu'une mauvaiſe lettre de deux pages, ſur un ſujet aſſez trivial, c'eſt à vous que ceci s'adreſſe. Songez combien vous êtes imbécille, quand vous parlez d'un ton dédaigneux d'un ouvrage qui a fait l'admiration & l'amuſement des eſprits du premier ordre. Taiſez-vous donc ſur celui-ci ; ou du moins attendez pour en mal parler, qu'il ait été jugé par vos Maîtres.

Il faut ſe garder de l'antipathie ;

on prend quelquefois des gens de mérite en averſion ſur leur phyſionomie. Les femmes ſont fort ſujettes à haïr, ſans ſçavoir pourquoi; c'eſt que la figure des uns ne leur revient pas; c'eſt auſſi quelquefois que la figure des autres leur revient trop. Elles aiment encore avec d'auſſi bonnes raiſons. Haïſſez; mais ne placez point votre haine au hazard. Je me garderai bien de croire que ceux qui ne ſçavent point haïr aient plus d'eſprit que les autres. Il faut ſentir, il faut punir même dans l'occaſion, & ſur-tout mépriſer.

Un très-grand avantage pour un homme d'eſprit, c'eſt le don de s'énoncer avec clarté. On doit toûjours ſuppoſer qu'on parle à des

gens de peu d'entendement : afin de prendre l'habitude de parler net. Tout le monde ne devine pas ; & il eſt rare de rencontrer des perſonnes qui voient dans les yeux des autres ce qu'ils veulent dire. Le langage des Oracles n'eſt plus de mode, & l'on pourroit bien paſſer ſa vie ſeul, ſi l'on n'avoit à propoſer que des Enigmes.

Les longs engagemens demandent de la méditation. Un honnête homme qui ne ſe détermine pas aiſément à les rompre, ne peut y penſer trop long-tems. Avant que de ſuivre, il eſt bon de ſçavoir où le fil conduit. S'il mene plus loin qu'on ne veut aller, il faut le laiſſer. Mais l'eſprit n'apprend gueres cela ; il eſt

trop ſouvent compagnon de l'étourderie. Les ſots ne font point de grandes fautes. La nature les a dédommagés de la ſotiſe, par de la circonſpection.

Rien n'attire tant de peines que l'amitié, ſoit que l'ami aime conſtamment, ſoit qu'il ait de mauvais procédés. Il eſt certain qu'une amitié tendre entraîne plus de chagrin que l'amour, & que les plaiſirs que l'amitié procure ſont bien moins vifs. Que l'on perde un amant, il n'eſt pas difficile de le remplacer par un autre; mais un ami, on n'en recouvre point. On ſent les peines d'un ami, on partage ſes malheurs; c'eſt avoir deux ames que d'avoir un ami: c'eſt ſe préparer du mal doublement.

Quand on ne tient à rien, on n'eſt affecté que de ce qui nous regarde perſonnellement; j'ai deux fois la migraine, ſi quand elle me quitte elle prend à mon ami; le deshonneur de mon ami me deshonore, ſi je continue de l'avouer; ſi mon ami fait des fautes, je les ſens; s'il me néglige, je m'en déſeſpere; s'il me manque, & que je ſois forcée de rompre avec lui, je me prépare un éternel ennui; s'il meurt, je ſuis inconſolable. Fera l'éloge de l'amitié qui voudra, je n'en veux avoir de ma vie que pour des gens dont la probité & la réputation me garentiſſent ſa durée.

Celui qui jugeroit des hommes ſur leurs diſcours ſe tromperoit lourdement: il eſt un peu plus ſûr

de s'en tenir à leurs actions, quoiqu'il y ait encore entr'elles bien de la bizarrerie. Il n'y a pour ainsi dire que les méchants qui soient conséquens. Les vertus sont plus inégales que les vices ; & cela n'est pas surprenant. Il en coûte pour être vertueux, & il en coûte bien davantage pour continuer de l'être ; & puis, il est entre le vice & la vertu des limites délicates où l'on a besoin d'un grand discernement, pour ne point s'égarer, soit qu'il faille agir, soit qu'il faille juger d'une action. Le bien & le mal ne sont pas toujours évidens. Dans les conjonctures critiques, je me détermine par la loi générale ; elle ne m'a jamais trompé. Quand je ne sçais quel parti prendre, je me déplace, & j'examine ensuite quel

parti je désirerois qu'un autre prît. Croiroit-on qu'il faut du courage pour recourir à cet expédient. Au-reste c'est là tout son mérite, car il n'y a point de finesse à l'avoir imaginé.

Plusieurs bonnes actions ne font pas la réputation d'homme d'honneur, & une seule mauvaise la détruit; cependant il est peu d'hommes qui n'en aient quelqu'une à se reprocher. Il faudroit suivre les gens dans toutes les démarches de leur vie pour prononcer surement qu'un tel est un honnête homme.

Les bonnes actions ont des côtés défavorables; elles font du bien aux uns, & peuvent nuire à d'autres. Si un homme, par exemple,

ayant quelques obligations essentielles à une fille de rien, mais dont les services seroient connus, l'épousoit par reconnoissance, on diroit sans hésiter que cet homme fait une sotise par bonté de cœur. Mais si ce même homme avoit donné sa parole à une autre fille d'un état supérieur à lui, qui par conséquent l'eût choisi, & qui en lui sacrifiant plusieurs années de son bel âge eût manqué pour lui des occasions de se marier, je prononce hardiment que ce seroit un scélérat, un lâche ou un sot, qui ne connoîtroit pas à quoi engage une parole d'honneur, & ce que prescrivent les régles austeres d'une exacte probité. Combien d'hommes qui jouissent de la réputation des plus honnêtes gens, qui ont des actions

peut-être plus détestables à se reprocher. Presque tous n'ont que l'ostentation & le masque des vertus, & ne veulent rien faire de bien qu'il ne soit sçû. J'en connois qui sont dans le cas, & qui lisant ceci, n'en seront pas intérieurement plus contens de moi ni d'eux.

Il ne faut rien montrer d'imparfait. Les femmes ont bien cette politique. Elles ne se laissent voir qu'après leur toilette. Celles qui y souffrent compagnie, ont mis ordre à tout auparavant. Un homme qui écrit, en devroit faire autant. Il n'y a qu'à ses amis qu'on puisse laisser appercevoir le côté défectueux; encore, pourquoi faut-il que ce soit là le privilége de l'amitié. On ne lui présente que ce dont on

rougit devant des indifférens. C'eſt pour les indifférens qu'on ſe pare ; c'eſt pour ſes amis qu'on ſe néglige. A t'on quelques belles qualités ; on eſt preſſé de les faire valoir, on les expoſe à tout le monde. Ce n'eſt qu'à l'ami, qu'au mari, qu'à l'amant à qui l'on ne ſe ſoucie point de les expoſer. En revanche ils voient tout ce qu'on devroit cacher. Je ne ſçais ſi l'on doit ſçavoir gré de cette préférence ; quant à moi, je ne ſerois pas trop fâchée ſi l'on avoit quelque choſe de beau qu'on me le réſervât, & qu'on me traitât comme une indifférente par rapport aux défauts.

Rien de ſi rare & de ſi commun que l'eſprit ; on prononce ſur une converſation qu'un homme a dû

l'eſprit, & ceux qui vivent avec lui nous diſent enſuite que c'eſt une bête. Une femme a-t-elle du jargon, quelque vivacité, un tour ſingulier? c'eſt une femme incomparable; il n'y a que ſes amans qui ſçachent ce qui en eſt, quoique ce ſoit de tous les hommes ceux à qui il eſt le plus facile d'en impoſer. Je me fâcherois contre moi-même, ſi je portois de ces jugemens précipités. La connoiſſance de l'eſprit des autres demande une étude ſuivie. Il faut avoir regardé les gens de tous les ſens, les avoir vus dans des circonſtances embarraſſantes, avoir converſé longtems avec eux, & ce qui eſt encore plus eſſentiel, avoir ſoi-même beaucoup d'eſprit. Ce que j'ai remarqué, c'eſt que l'on s'en impo-

ſe beaucoup plus encore ſur l'eſprit que ſur la figure : il y a des perſonnes qui ont quelque ſoupçon qu'elles ſont laides ; mais aucune qui ne ſe croie de l'eſprit. Je diſois un jour en préſence de cinq ou ſix perſonnes, qu'il n'y en avoit pas à Paris dix qui euſſent ſupérieurement de l'eſprit. Je m'apperçus que mon diſcours quoiqu'aſſez étourdi, n'avoit point offenſé ; & qu'il n'y en avoit pas un de ceux qui m'écoutoient qui ne ſe mît au nombre des dix.

Les bonnes défaites, & les excuſes encore meilleures, ſont deux choſes auſſi difficiles à trouver, qu'un expédient contre les importuns. Les bonnes défaites contentent tout le monde, excep-

té les femmes qui n'en veulent ni de bonnes, ni d'autres. Pour les meilleures excuſes, peu de perſonnes les veulent recevoir. S'excuſer, c'eſt convenir qu'on a manqué; quant aux défaites honnêtes, il faut bien de l'eſprit pour les imaginer. Celui qui ſçait refuſer, ſçait plus que celui qui ſçait accorder; cependant il eſt difficile de donner noblement.

La raillerie eſt toujours indécente: je la déteſte dans les perſonnes en place, qui ne doivent montrer qu'une ſérieuſe attention, ou une politeſſe noble & aiſée: la grande ſévérité fait haïr. Il en eſt qui croient en impoſer en fronçant le ſourcil: ce n'eſt qu'au peuple, qui ne regarde qu'au viſage: mais

*

les honnêtes gens se retirent en disant, cet homme ne nous connoît point, ni lui-même, & ne retournent plus. Je ne parle pas par expérience; car je n'ai encore trouvé que des hommes polis; & dans le tems je ne m'exposerai point à en trouver d'autres.

La veuve d'un Officier sollicitoit une pension auprès des Ministres. Après plusieurs placets, auxquels on ne répondit pas, elle se présenta elle-même avec l'air d'une femme de qualité qui n'est pas riche, c'est-à-dire mal vêtue, mais avec le maintien & le ton d'une femme bien élevée; les valets de chambre ne s'y méprirent pas, & la laissèrent pénétrer. Elle arriva auprès du

du Miniſtre qui, après l'avoir regardée en clignotant, lui dit ... Ma bonne, on verra cela; la Dame le fixant avec aſſurance lui répondit: Monſieur de .... ai-je l'air d'une bonne? Je croyois que vous voyiez clair, mais cela viendra: vous êtes encore jeune. La Dame ſe retira; mais n'eut point la penſion.

Faire reſſouvenir, à moins que ce ne ſoit de choſes qui plaiſent, c'eſt offenſer & chagriner. Toute fâcheuſe réminiſcence eſt un reproche, & l'on n'en veut point entendre. Je connois un jeune homme qui ſifloit, quand ſon Gouverneur lui rapelloit ſes fautes. Il faut être bien avant dans la confiance de quelqu'un pour lui parler à cœur ouvert ſur ſes défauts ou

ſur ſes infortunes, encore en naît-il de la mauvaiſe humeur.

Une retraite faite à propos vaut mieux qu'une belle entrée. Quand on s'apperçoit qu'une affaire importante n'aura pas une iſſue honorable, il faut en laiſſer le maniment à quelque mal adroit. Il s'en trouve toujours qui ſe chargent de finir ou de continuer mal ce qui a été ſupérieurement commencé. Je pourroit en citer des exemples en fait d'ouvrages d'eſprit, mais je me ferois des ennemis, & je conſeille de ne pas s'en faire, il faut que je profite de mes propres avis.

La peur eſt le défaut des femmes & des lâches. On ne devroit rien craindre que ſoi. Il y a dans la vie

des plus grands hommes des traits qui marquent que nous portons en nous-mêmes de quoi nous faire trembler. La méchanceté marche avec une vitesse incroyable, & il y a toujours à craindre qu'elle ne nous atteigne avant la mort. La mort est le moment où les honnêtes gens lui échappent.

L'être créé le plus malheureux qui se pourroit imaginer, ce seroit celui à qui tout appartiendroit. Il faut des désirs pour être content, en satisfaire pour goûter des plaisirs, en laisser en arrière, qu'on rapelle quand on s'ennuye : plus l'imagination est vive, & plus on a de ressources contre le dégoût.

Dire, je ne veux point des choses,

quand on ne peut point les avoir, c'eſt prendre ſon parti, vis-à-vis des autres ; mais non, vis-à-vis de ſoi : je connois une fille de cinquante ans qui dit qu'elle ne veut point ſe marier, parce qu'elle a peur de faire des enfans.

Ce que nous voyons ſe perfectionner ſous nos yeux, nous frappe moins que ce qu'on nous montre parfait. Nous n'admirerions guére la plus belle ſtatue, ſi nous n'avions perdu aucun des coups de ciſeaux du Sculpteur, & ſi nous l'avions vue ſans interruption ſortir peu-à-peu du bloc de marbre. Pigal voit avec une eſpéce d'inſenſibilité ce Mercure qui fait le raviſſement des autres. Il ſeroit peut-être au nombre des plus ardents admirateurs

de sa Venus, s'il pouvoit oublier qu'il l'a faite : les étoffes qu'on nous apporte des pays étrangers nous enchantent, tandis qu'on en fabrique à Lyon d'incomparablement plus belles. On a une certaine vénération pour tout ce qui vient de loin. Plus il y a loin, & plus nous admirons. Moins nous voyons, & plus nous cherchons à comprendre : on va voir en foule un animal un peu plus vilain qu'un bœuf ; mais il eſt venu des Indes en chariot, & dans une armoire. J'ai vu ſuivre dans nos promenades, une Allemande comme la plus belle fille qui fût à Paris ; cependant elle n'avoit de plus qu'une autre que deux treſſes blondes & d'être venue de Manheim. Il faudroit conſeiller le voyage à toutes celles

qui ne trouvent pas des maris dans leurs pays; à force de courir, peut-être en rencontreroient-elles.

Il n'y a de régles pour la façon de se mettre que l'état & l'usage. Le goût est pour soi, & la mode pour les autres. La richesse des ajustemens va à quelques-uns & point à d'autres. Telle est à ravir avec un habit simple qui seroit mal sous une étoffe de prix : la simplicité convient aux physionomies nobles. La beauté n'est jamais plus éclatante, que dans un habit blanc; mais cette couleur rend la laideur hideuse. Elle la fait sortir d'une façon désespérante pour la laideur même & pour ceux qui la contemplent.

L'ambition cachée eſt la plus forte, & la plus ſure du ſuccès. Malheureux qui en eſt poſſédé; plus malheureux encore qui ſert d'inſtrument à l'élévation de l'ambitieux. Le Précepteur de François premier ne vouloit rien d'abord. Il ſe fit prier pour accepter un premier bénéfice. Dans la ſuite les plus conſidérables lui parurent peu de choſe au gré de ſes deſirs; il finit par être pourvu d'un Archevêché & d'un Chapeau de Cardinal en eſpérance. Méfiez-vous de l'avidité de ceux qui refuſent ce qui ſemble leur convenir. Ils ont des vûes plus éloignées, ils craignent d'uſer leur crédit ſur des bagatelles.

Rien n'eſt ſi ſujet à des révolutions que la faveur. Pour peu que

le favori ait de philoſophie & point d'enfans, il devroit ſouhaiter l'inſtant de ſa diſgrace, plutôt que de la redouter. C'eſt alors que la liberté commence. Ce ſont des chaînes rompues, & d'autant plus difficiles à rompre qu'on attache un honneur à les porter. Y a-t-il donc un ſi grand malheur à dépendre de ſoi, qu'il faille ſe déſeſpérer, quand on en reçoit la nouvelle. Si l'amour dépendoit de nous comme les honneurs dépendent de la fortune, je conſeillerois de fuir tous les engagemens. L'homme libre porte avec lui ſon bonheur, il ne doit compte de ſon repos & de ſes actions à perſonne; autant vivre pour lui dans un pays, que dans un autre. Rien ne le retient. Il ne ſe fixe d'ordinaire qu'où il trouve le bien

être. S'il ceſſe dans cet endroit, il le cherche ailleurs, ſûr de le trouver encore. Nous avons mille exemples de favoris qui ſont morts de leurs diſgraces. Que le ſang froid de Pimentel eſt rare; partons, Madame, dit-il, à ſa femme; nous n'avons plus que faire ici. Philippe s'eſt apperçu que j'avois plus d'eſprit que lui.

Inſulter au malheur des autres, c'eſt mettre le comble à l'inhumanité. Tout ce qui n'eſt plus à craindre doit ſuſpendre le reſſentiment. Il faut laiſſer ſes ennemis en paix, quand ils ne peuvent plus nuire. C'eſt jouer un mauvais perſonnage que de fraper du pied le lion, quand il eſt mort. Il n'eſt permis de pourſuivre que ceux qui ont de

quoi oppoſer aux coups qu'on leur porte.

Le meilleur expédient contre l'infortune, c'eſt de s'y tenir préparé. S'il eſt un moyen de la réparer, il eſt prudent de l'employer comme s'il ne devoit pas réuſſir ; de peur, s'il vient à manquer, d'ajouter ce chagrin à celui qui l'a précédé. Quand on a pris cette précaution, on peut tout tenter pour faire diverſion à ſa douleur. Les expédiens les plus mauvais occupent, & cela ſuffit. Le tems s'écoule, tandis qu'on les met en œuvre, & qu'ils échouent. Ils en font quelquefois découvrir de meilleurs : car il y a du remede aux accidens les plus déſeſpérés ; celui

qui les trouve, montre du jugement & de la fermeté.

Il faut être long-tems à faire ce qui doit durer long tems. Les belles choſes ne ſont pas l'ouvrage d'un jour. La perfection marche à pas lents. Un fameux Peintre répondit à un autre Peintre, qui lui diſoit en lui montrant des tableaux, qu'il étoit peu de tems à les faire; *il eſt aiſé de le croire; on le voit bien.*

Donner de bons conſeils à des gens ſans eſprit, c'eſt prodiguer le ſien. La ſotiſe ne va point ſans l'entêtement, & ils ne feront rien que ce qu'ils ont réſolu de faire. Il ne faut ſe mêler de conduire que les perſonnes qui nous entendent, & qui nous eſtiment aſſez

pour préférer nos idées aux leurs. Celles-ci du moins ne nous imputeront pas le défaut de succès.

Il eſt impoſſible de ſe livrer à un grand attachement & de faire ſa fortune. L'amour vrai ferme toutes les voies à l'opulence. Il faut en bon Philoſophe vivre tranquille ſur tout ce qui fait l'ambition des autres, ou ne tenir ni à ſoi ni à perſonne, ſi l'on veut parvenir. La mauvaiſe foi & l'inconſtance ſont les compagnes de la fortune. Que de vertus échangées contre de l'or, ou contre des plaiſirs bien frivoles.

On demandoit un jour dans une compagnie quelle étoit la vertu qui nous étoit la plus néceſſaire; preſ-

que toutes les femmes furent d'avis que c'étoit la chaſteté ; il n'y en eut qu'une qui répondit, vous vous trompez, c'eſt la diſcrétion. J'ai ſoixante ans, & j'ai la réputation d'avoir été ſage : il n'y a que moi qui ſache, ſi cela eſt. Cette franchiſe termina la conteſtation ; on jugea que la perſonne qui venoit de parler, avoit de l'expérience, & on n'en penſa pas plus mal de ſa vertu. On fit une autre queſtion : on demanda quel étoit le défaut le plus inſupportable dans une femme ; mais on ne put jamais s'accorder ſur ce point : chacune jugea à ſa fantaiſie, & regarda le défaut qu'elle n'avoit pas, comme le plus inſupportable. On laiſſa les femmes pour paſſer aux hommes, & l'on demanda quelle étoit la qualité la

plus essentielle pour eux : tout le monde dit, la probité ou la valeur, & moi je dis que c'étoit moins ces vertus que l'art de paroître tout ce que l'on vouloit, sans se démentir.

Vivre sans passions, c'est dormir toute sa vie, & rêver que l'on boit, que l'on mange, que l'on marche, que l'on parle. Il faut être remué par quelqu'affection, pour être ; & j'aimerois mieux mettre quelqu'un en colere, s'il n'avoit que cette passion, que de l'ennuyer & moi aussi, en le laissant tranquille. Je connois un homme porté à la tendresse, qui quand il ne trouve sur son chemin aucune femme dont il puisse amuser son cœur, s'en imagine une qui tienne

ſes ſens éveillés, juſqu'à ce qu'il puiſſe s'occuper de l'objet réel. Cet homme a une ſorte d'eſprit fort amuſant. C'eſt lui qui diſoit qu'un joli portrait valoit mieux qu'une femme ſote & belle.

On pardonne les offenſes : mais on s'en reſſouvient. Il n'y a que les gens ſans cœur qui en perdent la mémoire. Les perſonnes ſenſibles ont l'ame comme un miroir, où les bons & les mauvais procédés ſe repréſentent ſans ceſſe.

On doit oublier ſes ſotiſes, & jamais celles des autres. Pour les ſiennes, il eſt inutile de ſe les rappeller ; & l'on trouve dans celles des autres de quoi ſe corriger.

La conſtance eſt une vertu dé-

criée, parce qu'elle eſt rare : on a pris le parti d'oublier, ou de jetter du ridicule ſur tout ce qui nuit aux plaiſirs ; & la conſtance y nuit. S'en tenir toujours aux mêmes objets ; ne point changer d'amis, cette opiniâtreté donne une haute idée de ceux qui l'ont ; mais ceux qui ne l'ont pas, ne s'en croyent pas moins heureux. La conſtance dans les réſolutions marque plus ſouvent de l'entêtement, que de la fermeté. Une entrepriſe nous ſera-t-elle avantageuſe ou déſavantageuſe ? Voilà ce dont il s'agit. L'honneur de voir la fin d'un événement malheureux, ne vaut pas celui de l'avoir évité.

Ce n'eſt point le courage qui fait courir un jeune homme de quinze

quinze ans à l'Armée. Il ne ſçaura, s'il en a, qu'au retour de la Campagne. Mais on lui a dit avant que de partir plus de cent fois, que le parti des armes eſt le ſeul qu'il y ait à prendre pour un Gentilhomme, qu'il faut être utile à ſon Prince & à ſa Patrie; il court où il ſçait que ſon pere, ſes parens, ſes amis, l'ont devancé; impatient de ſe trouver dans une affaire, il s'y trouve, il fait ſon devoir; il revient; mais l'idée du danger qu'il a couru le fait frémir: s'il y retourne, c'eſt en frémiſſant encore. Peu à peu, il ſe fait, ſoit aux dangers, ſoit au bonheur de les éviter: il paſſe cinquante ans au ſervice; & l'on prononce que c'eſt un brave homme.

Les hommes vraiment vertueux ne

voient point de plus grand malheur que de ceſſer de l'être; ils ont attaché tout le bonheur de leur vie à une ſeule mauvaiſe action, qu'ils ne feront jamais; les méchans au contraire ont ſi ſouvent réuſſi par de mauvaiſes manœuvres, qu'ils ſe croiroient dupes, s'ils tenoient une autre conduite: je ne ſuis donc pas inquiete de ce qu'ils doivent penſer les uns & les autres de la vertu. Mais ce que je demande, c'eſt l'opinion qu'en doivent avoir la plûpart des hommes qui ont fait de bonnes & de mauvaiſes actions, & qui ont ſouvent été moins malheureux par les mauvaiſes, que heureux par les bonnes. Ce que je demande, c'eſt ce que penſe de la vertu un homme né dans la miſere, avec un cœur voluptueux, qui paſſe rapidement d'un état d'autant plus inſupportable pour lui, que ſon

caractere s'en accommodoit moins, à un état où il peut se livrer à sa passion dominante, & cela par une seule mauvaise action entierement ignorée, par un vol secret, par un dépôt retenu parce qu'il n'a point été reclamé ; croit-on que cet homme soit poursuivi sans cesse par sa mauvaise action, & qu'elle se présente à lui au milieu de ses amusemens ? Si l'on le croit, on se trompe. Pour un moment où le fantôme se montre, il y en a cent où le tumulte des affaires, & l'yvresse des plaisirs le font disparoître : j'en parle par expérience. Je connois des personnes très-satisfaites, quoique très-méchantes ; & d'autres très-mécontentes, quoique vertueuses. La ressource de celles-ci est dans quelque système chimérique qui les console, & la tranquillité des

autres, dans un étourdiſſement qui dure preſque juſqu'à la fin. J'avoue que l'homme méchant & l'homme vertueux n'ont pas le même dernier inſtant. Ils meurent les yeux attachés, l'un ſur une ombre qui l'effraie, l'autre ſur une ombre qui l'encourage, mais tous deux ſéduits; que faire donc pour être heureux? Le dirai-je? Sans doute, puiſque je n'écris que pour dire la vérité; ne ſe laiſſer tromper par les préjugés, ni à la vie, ni à la mort: être méchant, ſi on a l'eſprit, l'ame, le cœur & les penchans tournés à la méchanceté; être bon, ſi on a l'ame, le cœur, & les penchans tournés à la bonté; & mourir comme on a vécu. C'eſt bien la peine de changer pour un inſtant, ſi les hommes ni Dieu n'en peuvent ſçavoir gré. Quelle morale, dira-t-on, vous encouragez les méchans à reſ-

ter méchans, & vous faites bien peu de mérite aux bons de leurs vertus. Je laisse les choses comme elles sont: mes réflexions n'y mettent rien, & n'y changeront rien; & j'aurai beau dire aux moutons de faire les loups, ils seront toujours moutons; & aux loups d'être doux comme des agneaux, ils resteront toujours loups. Quiconque est loup, agisse en loup, la Fontaine le dit; éh! que dis-je autre chose? mais si l'on demeure ce que l'on est, & si quand les hommes croient changer de conduite, ils ne font que changer de tempérament; à quoi bon tant de leçons de sagesse, tant de maximes de prudence, & tout votre étalage de préceptes? Voulez-vous que je vous le dise? à rien, qu'à m'amuser, vous & les autres; je veux écrire, & je veux qu'on me

liſe ; mais je ne prétens corriger perſonne.

Tout finit puiſque nous mourons. Quelle eſt donc la manie de ces gens qui veulent faire parler d'eux après leur mort, & qui ont paſſé toute leur vie à arranger ſérieuſement des mots ? Qu'il y a de vuide dans nos penſées, & qu'un catafalque eſt une récompenſe bien digne de ceux qui n'ont rien mérité pendant leur vie. Je connois une Oraiſon Funébre de Céſar qui commence par ces mots, *il a tué cinq cens hommes de ſa main.* Et une autre d'une Princeſſe de douze ans, où après les titres accoutumés, l'Orateur s'étend ſur la haute prudence, la chaſteté & les autres vertus prématurées de la défunte ;

ce fut pourtant un Evêque qui fit ce Panégyrique.

Toutes les grandes passions abandonnent les hommes à la mort ; toutes excepté l'avarice. Ils se repentent sincérement d'avoir aimé les femmes aimables, & d'avoir fait un mauvais usage de leurs richesses : alors ils écartent les femmes ; mais ils continuent d'être avares. Le Commandeur de... eut une longue maladie. Sur le point de mourir, il dit à son Médecin, qui lui avoit rendu six mois de visites assidues, qu'il vouloit le récompenser de ses bons services ; & lui présenta en même tems trois louis, qu'il tira d'un sac qu'il tenoit caché sous son chevet. Le Médecin surpris de la médiocrité de la somme, lui demanda si c'étoit un à comp-

TAYLOR I... OXFORD

re ? un à compte, Monsieur, reprit le moribond ; non, Monsieur, non, la somme me paroît raisonnable pour tout le tems de ma maladie ; le Médecin lui fit encore quelques remontrances, auxquelles le Commandeur répondit, je vois bien que vous n'êtes pas content ; tenez, voilà donc encore un petit écu. Le Médecin ne put s'empêcher de rire, & de refuser les trois louis & le petit écu. L'espérance & l'avarice suivent les hommes avares jusqu'au dernier moment ; ou peut-être les avares ne croient pas l'être, & s'endorment là-dessus.

Il est des choses qu'il ne faut point éclaircir ; ce sont celles dont la connoissance nuiroit à nos intérêts, ou à notre repos. Il faut s'épargner autant qu'on peut des vérités fâcheu-

ſes. J'aime mieux une erreur qui fait mon bonheur, qu'une évidence qui me déſeſpere. La curioſité eſt le défaut des enfans & des ſots; des enfans, parce qu'ils ne ſçavent rien, & des ſots, parce qu'ils s'occupent des ſottiſes des autres.

Il ne faut s'approprier ni les biens ni les titres des autres. Un Gentilhomme tout ſimple qui prend les noms de Comte ou de Marquis, donne dans un ridicule ſi outré quoiqu'il ſoit commun, que les gens de bon ſens daignent à peine s'en amuſer. Faites-vous, ſi vous voulez, honneur des vertus ou des dignités de vos peres; mais ne reſſemblez point aux aventuriers, puiſque ſi vous ne pouvez être tout ce que vous ambition-

nez, vous pouvez du moins être mieux qu'eux.

Les femmes mépriſent leurs ſubalternes, & quelquefois leurs égales, & envient celles qu'elles voyent au-deſſus d'elles. Ne diroit-on pas que le mérite fut toujours attaché à la naiſſance & aux dignités. Je ne connois point de contradiction plus marquée que la conduite & les diſcours que l'on tient ici. On établit les plus belles maximes; mais cela n'empêche pas qu'on ne continue de mépriſer ou d'envier. Encore ſi le mépris étoit auſſi bien fondé que l'envie; mais il n'en eſt rien. La Guenon de la Marquiſe de... mordit une de ſes femmes au bras, & la morſure fut ſi cruelle, qu'on penſa dans les premiers jours qu'elle ſeroit mortelle.

Le premier jour la Marquiſe gronda ſa guenon, d'une façon tout-à-fait ſérieuſe, & lui défendit bien de plus mordre ſi fort à l'avenir. La Fille en fut quitte pour un bras. La Marquiſe n'en pouvant plus tirer les ſervices accoutumés la renvoya, en lui promettant d'avoir ſoin d'elle. Le Marquis lui repréſenta qu'il y avoit de l'inhumanité dans ce procédé; mais la Marquiſe lui répondit: que voulez-vous que je faſſe de cette fille? elle n'a plus de bras.

Il y a des gens qui ne font rien que par oppoſition. S'ils voient quelqu'un prendre un parti, ils ſe jettent auſſitôt dans le contraire. Cela ne peut venir que d'un travers dans l'eſprit qui détermine à faire tout au rebours des autres; ou d'un ſi grand mépris

pour la multitude, qu'on imagine devoir faire tout le contraire de ce qu'elle fait. Quoi qu'il en ſoit, ces perſonnes ſont inſupportables dans la ſociété, & portent un grand préjudice à leurs affaires & à celles dont elles ſont chargées. Il n'y a que dans les affaires d'opinion, où l'on eſt preſque ſûr de rencontrer la vérité en abandonnant le grand chemin : c'eſt tout autre choſe quand il s'agit d'intérêt. Preſque tous les hommes ont autant d'eſprit les uns que les autres. L'eſprit ne nous donne donc l'avantage ſur ceux qui n'en ont pas, que dans des occaſions où ce ſeroit peut-être un avantage que de leur reſſembler. Je ne vois que des gens d'eſprit dont les affaires domeſtiques ſont dérangées, & qui ſe ſont attiré mille chagrins par leurs façons de

penſer ſingulieres, ſur une infinité de choſes d'opinion ou de préjugés qui n'en valoient pas la peine.

En croyant bien faire, on court ſouvent à ſa perte, il ne faut pour cela qu'oublier la circonſtance la plus légére dans ſon calcul. Dans les occaſions importantes il faut tout compter ; il n'y a que les avantages prodigieux de la réuſſite, & le peu de déſavantages du défaut de ſuccès qui permettent de donner quelque choſe au hazard.

Il eſt d'un homme d'eſprit de connoître ſes qualités & ſes défauts ; ſes qualités pour aller au bonheur par le plus court chemin ; ſes défauts, pour ne faire aucun faux pas ſur la route. Sçavoir comparer ſes forces,

avec les difficultés ; c'eſt lire dans l'avenir. Auſſi les événemens inattendus n'étonnent-ils que ceux qui n'ont vû dans les choſes, ou rien de difficile, ou rien d'aſſez difficile.

Les jugemens intérieurs que nous portons de nous-mêmes ſont plus équitables qu'on ne le penſe communément Il y a plus de fauſſeté dans nos procédés que d'injuſtice dans l'eſtimation de notre mérite. Un ſcélerat ſe donne quelquefois pour un homme de bien; mais il ne ſe prend jamais pour tel. Un ſot ſe vantera d'avoir de l'eſprit; mais relativement à tels & tels avec leſquels il s'eſt meſuré, il n'ignore point qu'il n'eſt qu'un ſot. Qu'un homme affecte tant qu'il voudra de ſe préférer à tout le monde ; ſi l'on en excepte ceux qui lui ſont réellement inférieurs, il ne ſe préfére ſin-

cérement qu'aux inconnus. Voilà les derniers confins de la fatuité. J'avertis pour moi toutes mes connoiſſances & tous mes amis, que je n'accorde de l'eſprit qu'à ceux en qui j'en reconnois plus que je n'en ai : je dis des autres qu'ils ne ſont pas bêtes. Les avantageux ſont auſſi ſujets que d'autres à être envieux ; ils ne s'eſtiment donc pas autant qu'ils le paroiſſoient ; car ſi l'on a dit de l'hypocriſie que c'eſt un hommage que le vice rend à la vertu, on pourroit dire de l'envie, que c'eſt un hommage que l'infériorité rend à des talens ſupérieurs.

Il ne faut s'embarquer de propos délibéré dans aucune de ces entrepriſes difficiles dont on ne peut ſortir que comblé de gloire, ou couvert de

ridicule. La mémoire des grandes actions ne commence gueres que quand celle des mauvaiſes finit, à la mort de ceux qui les ont faites. C'eſt donc jouer un jeu extravagant que de riſquer ſans néceſſité de tout perdre pendant ſa vie pour gagner quelque choſe quand on n'eſt plus.

Il y a des hommes qui pleurent comme des femmes, mais il n'y a preſque point de femmes qui pleurent comme des hommes. Verſer des larmes, quand on en a de bonnes raiſons, c'eſt ſenſibilité & non foibleſſe; il y a pluſieurs conjonctures où il ne meſſied non plus à l'homme le plus ferme de pleurer, qu'au plus ſévére de rire. Avec cette différence qu'un mot plaiſant autoriſe à rire, & qu'il en eſt des pleurs comme de toutes

les

les démarches sérieuses ; elles supposent de puissans motifs. On peut rire de rien ; mais il faut pleurer de quelque chose. Les femmes n'y regardent pas de si près, elles pleurent avec la même facilité qu'elles rient. L'exemple leur suffit. Qu'une femme pleure, *a dit le Poëte*, une autre pleurera, & toutes pleureront autant qu'il en viendra. Que penser de cela ? Je n'ose le dire : mais les hommes me devineront, & cela me suffit.

Pourquoi les hommes les plus délicats ne le sont-ils pas autant sur leurs choix, que les femmes de goût sur les leurs ? J'en dirois bien une raison, qui ne seroit pas à notre avantage. Si nous sçavions nous faire respecter sans nous rendre ennuieuses, je crois que les hommes ne nous

quitteroient pas pour aller chercher des créatures, qu'ils voient d'abord par maniére d'acquit, & qui deviennent enſuite les objets de leur attachement & de leur complaiſance.

Il faut fuir la ſociété de ceux dont on n'a rien à prendre que des travers. L'eſprit s'exerce avec les gens inſtruits; il s'aſſoupit avec les autres. On ne cultive ſes talens, on ne conſerve la pureté de ſon langage, on ne perſévére dans la vertu, les mœurs, la décence, & les belles maniéres, qu'avec ceux qui ne pêchent par aucun de ces côtés. Le mauvais exemple nuit plus que le bon ne ſert.

Il y a des hommes qui ſe ſont imaginé que leur réputation étoit faite, s'ils étoient une fois admis chez quel-

ques femmes de nom qui tiennent aſſemblées de beaux eſprits. Ils n'ont pas réfléchi que ce ne ſont pas ces Dames qui ont fait faire de bons ouvrages à ces Meſſieurs ; mais que la réputation de ces Meſſieurs étoit faite avant que d'être admis dans ces ſociétés. Je dirois volontiers à... faites de bons & de beaux ouvrages, ou de belles actions, & tout le monde le ſçaura. Si vous voulez être prôné, que ce ſoit par votre propre mérite : fuſſiez-vous admis chez tous les Académiciens & chez toutes les Marquiſes du monde ; on cherchera pourquoi, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que vous ne devez cet honneur qu'à vos talens.

Ce ne ſont point les femmes qui font la réputation d'un homme d'eſ-

prit ; les hommes au contraire font la nôtre, ſoit en bien, ſoit en mal. Notre approbation ne ſupplée point aux preuves de capacités;& quand un homme a prouvé qu'il avoit du mérite, notre cenſure tombe à faux. C'eſt tout autre choſe quand un homme prononce ſur le compte d'une femme;s'il dit que c'eſt une femme d'eſprit, on l'en croit ſur ſa parole. D'où peut venir cette différence, il me ſemble que les hommes ſont au moins auſſi ſujets à ſe prévenir ſur notre compte que nous ſur le leur.

Il faut ſçavoir ſe dérober aux propoſitions qui ne plaiſent pas, ou paſſer quelquefois pour un homme peu complaiſant. Eluder, ou donner le change eſt un moyen qui ne réuſſit pas avec tout le monde. Il y a des

gens opiniâtres, & de bonne mémoire, qu'on n'éloigne pas facilement de leurs demandes ; que devenir avec eux ? en être fort embarraſſé, à moins que de les preſſentir, & les refuſer d'avance.

Voulez-vous être aimé d'une femme ? étudiez ſes goûts ; conſultez ſes plaiſirs ; contentez ſes fantaiſies ; paſſez-lui ſes caprices ; fermez les yeux ſur ſes défauts ; louez les qualités qu'elle a ; prêtez-lui celles qui lui manquent ; ne faites point d'éloges des autres femmes en ſa préſence ; ſur-tout point de gêne : on ne pardonne, ni ce qui nuit aux plaiſirs, ni ce qui mortifie l'amour propre ; du-moins c'eſt mon avis.

Il n'y a rien de ſi déſeſpérant pour

les femmes, que les amans têtus, qu'elles n'aiment pas. Ils ſont de trop quand on eſt ſeule; c'eſt bien pis quand on a compagnie qui plaît. *Un* moyen infaillible de ſe faire déteſter, c'eſt de reſter opiniâtrément entre deux perſonnes qui s'aiment, & les priver des momens doux qu'elles ſe promettoient; mais comment s'appercevoir qu'on eſt de trop? à l'air, aux propos, aux perſonnes, à l'adieu qu'on vous appuie, pour ne plus s'y retrouver.

Je ne trouve rien de ſi difficile que d'éloigner les importuns ſans s'attirer des ennemis : Dites aux gens, *allez vous-en, vous m'ennuiez*; ils s'en iront, mais très-mécontens du compliment, & ne manqueront pas de vous déchirer à la premiere occaſion;

s'en défaire à force de politeſſe, cela ne réuſſit ni avec les imbéciles qui prennent tout pour bon, ni avec les autres, qui reſtent par méchanceté; & l'on continue de s'ennuier. Que faire donc? Je n'en ſçais rien, à moins que d'avoir la peſte, ou de faire dire que l'on l'a. Ce fut le ſecret de je ne ſçais quel Philoſophe, qui voulant mourir tranquillement, faiſoit dire à ſa porte, qu'il étoit attaqué d'une maladie épidémique.

Se montrer quelquefois ce que l'on n'eſt pas; moyen ſûr de mettre en défaut la pénétration, qui ne ſçait plus à quoi s'en tenir, & qui voit dans vos procédés paſſés, de quoi ſe raſſurer & de quoi s'allarmer. Si vous êtes toujours bon, perſonne ne vous craindra; toujours ſimple, on ne ceſſe-

ra de vous éconduire; toujours fin, on ſe méfiera de vous. En changeant de conduite à propos, on parvient à être aimé & jamais trompé. On en impoſe même aux autres ſi l'on veut; cela eſt quelquefois néceſſaire.

La ſupériorité ne ſe pardonne pas, à moins qu'elle ne ſoit exceſſive; c'eſt donc tomber dans une lourde faute que de laiſſer appercevoir à ſon protecteur, ou à ſa maîtreſſe, qu'on l'emporte ſur eux en ſçavoir-faire ou en agrémens. L'adreſſe n'eſt pas de montrer bien de l'eſprit quand on en a; mais bien de faire valoir celui des autres quand ils en ont médiocrement, & qu'on a des raiſons de les ménager.

C'eſt au moins une imprudence que de s'ouvrir à tout le monde ; on a beau avoir des talens, de l'eſprit, un caractere admirable, il y a toujours des côtés par où il eſt bon de n'être pas regardé ; les femmes entendent, ce me ſemble, cette politique mieux que les hommes ; elles envelopent ſoigneuſement ce qu'elles ne peuvent montrer avec avantage. Voyez Madame de la ** qui n'a pas les dents belles, elle ne rit jamais que des yeux.

Madame de ... & Monſieur de ... dans les premiers tranſports d'une paſſion naiſſante penſerent à s'aſſûrer l'un de l'autre par les liens qui coutent le plus à rompre aux honnêtes gens, & qui coutent le moins à faire aux amans : ils ſe firent les

plus terribles ſermens, prirent Dieu & les Anges à témoin, & vécurent pendant pluſieurs mois dans la certitude qu'ils ne ſe manqueroient jamais; mais par malheur Madame de... prit auprès d'elle une jeune parente, qui, ſans être auſſi aimable qu'elle, valoit cependant la peine d'être remarquée. Auſſi M. de... la remarqua-t'il, ne tarda pas à s'en faire un mérite; aima, fut aimé, & choiſit bientôt pour faire ſes viſites à Madame de... les heures où il étoit aſſûré de ne trouver que ſa parente. Mais on n'eſt pas heureux tous les jours; un jour donc Madame de... rentra lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & ſurprit ſon amant entre les bras de ſa rivale: elle ne fit que ſe montrer, & ſe retirer. Elle compta bien que Monſieur de... ne tarde-

roit pas à ſortir : elle l'attendit ſur les degrés, le prit doucement par la main, deſcendit avec lui, & dit à ſon portier. Un tel, regardez bien cet homme-là ; ſouvenez-vous, quand il ſe préſentera, de lui dire que je n'y ſuis point ; & afin qu'il ne vous arrive pas de vous méprendre, tenez, voilà ſon portrait.

Après cette premiere expédition, elle remonta dans ſon appartement, où elle ne fut pas plutôt entrée qu'elle vit ſa parente à ſes pieds. Relevez-vous, Mademoiſelle, lui dit-elle avec douceur. Je ne ſuis point étonnée de la tendreſſe que vous avez priſe pour Monſieur de . . . & moins encore de votre foibleſſe ; je ſçavois avant vous qu'on pouvoit en avoir pour lui, & vous ne m'aviez pas

promis de ne le point trouver aimable. Nous avons suivi l'une & l'autre les mouvemens de notre cœur ; cela me paroît tout naturel, ce n'est point à vous que j'ai des reproches à faire, il n'y a que de ... qui soit coupable, & je l'en ai puni. Tranquilisez-vous donc, & quittez cet homme-là si vous pouvez ; car je ne crois pas que vous deviez vous attendre à plus de fidélité qu'il ne m'en a tenu.

Madame de ... finit ce discours par embrasser sa parente, lui fit quelques jours après un petit présent, & vécut avec elle comme de coutume : elle montra dans cette aventure du courage ; mais le courage ne rend pas insensible. Le chagrin s'en mêla ; elle fit une maladie pendant laquelle elle se promit bien de n'avoir de ses

jours aucun commerce de galanterie, & ſe tint parole. Il ſeroit à ſouhaiter que toutes les femmes fiſſent & penſaſſent comme Madame de ... je demande à préſent ſi Madame de ... manquoit à ſes ſermens ? & ſi Dieu & les Anges qu'elle avoit pris à témoin de ſa conſtance pouvoient trouver mauvais qu'elle chaſſât de chez elle un perfide, & qu'elle ceſſât d'aimer un homme qu'elle ne pouvoit s'empêcher de mépriſer. Dira-t-on que rien ne la diſpenſoit de ſes ſermens, & qu'elle étoit coupable, ſinon d'y avoir manqué, du moins de les avoir faits ? Cela peut être ; mais cela ne fait rien contre ce que j'ai avancé.

J'ai voulu dans mes conſeils qu'on fît ſes promeſſes conditionnelles,

quand on prévoyoit des incidens qui pouvoient y faire manquer. Je m'explique. On promet d'aimer toute ſa vie ; mais n'eſt-ce pas aux conditions tacites qu'on ſera toujours aimé, qu'un amant ne ſe négligera point, qu'il n'aura point de mauvais procédés, &c. & n'eſt-il pas conſtant que ſans cela on ſe diroit cent fois le jour qu'il faut continuer, qu'on n'en feroit pas davantage ? Pourquoi donner aux ſermens plus de force qu'ils n'en peuvent avoir ? n'eſt-ce pas aſſez d'y tenir tant que l'on n'a pas de bonnes raiſons d'y manquer ? & puis il y a des choſes qui ne ſont pas en notre pouvoir, & je n'ai prétendu parler que de celles là. On peut jurer qu'on ſera fidéle, parce que la fidélité dépend de nous ; mais non qu'on aimera toujours : il faudroit donc

avant que de faire un ſerment, en bien examiner l'objet, ou ſe réſoudre à jurer comme des enfans.

Un homme a ſéduit une fille par des promeſſes de mariage. S'il refuſe d'épouſer, c'eſt un homme qui a fait un vol dont il convient, & qui ne veut pas reſtituer. S'il épouſe cependant, c'eſt un homme deshonoré, ruiné, malheureux pour le reſte de ſa vie. Il eſt queſtion maintenant de ſçavoir le quel des deux il faut ſacrifier, ou de ſon bonheur, ou de ſa parole. Son bonheur ? ce ſeroit tout ce qu'on pourroit exiger d'un homme ſûr de faire celui de la perſonne qu'il a ſéduite aux dépens du ſien : mais rien n'eſt plus incertain. La queſtion change donc, & ce que l'on demande réellement, c'eſt lequel des

deux un homme doit ſacrifier de ſon bonheur & de celui d'un autre, ou de ſa parole ? il n'y a pas à balancer, ſa parole. Filles ſoyez donc ſur vos gardes ; méfiez-vous d'une promeſſe que la paſſion arrache, & que le bon ſens diſpenſe de tenir. Hommes n'aventurez point de promeſſes, ne jurez que de ſang froid, & tout en ira mieux.

Le plus grand bonheur qui puiſſe arriver à un jeune homme, c'eſt que la premiere perſonne à laquelle il s'attache, ſoit une femme d'eſprit & de cœur ; l'empire qu'elle prend ſur lui ne peut tourner qu'à ſon avantage. C'eſt un terrible mot qu'un *je le veux* d'une femme aimable ; mais quand l'honneur & la raiſon dictent ſes volontés, un honnête homme n'eſt-il

pas

pas trop heureux que nous lui commandions, & de nous obéir.

C'étoit l'habitude de voir des femmes qui ne méritent aucuns égards qui rendoit jadis les hommes insolens : car il y avoit des insolens du tems de la Reine de Navarre ! On n'en voit point aujourd'hui : il n'y a plus que des hommes polis & galans, & des femmes à qui il eſt difficile de manquer de reſpect. Une femme que l'on offenſeroit ſérieuſement, un homme qui craindroit ſérieuſement de faire une offenſe, paſſeroient pour des gens du tems de la Reine de Navarre.

S'il y avoit jadis des hommes inſolens, il y en avoit d'autres auſſi, dont les mœurs étoient ſimples, dont

la société étoit innocente & douce ; avec lesquels on ne risquoit rien de hazarder des folies, qui prenoient tout bien, qui n'en pensoient pas plus mal, & qui conservoient du respect ; mais le respect est si froid, qu'on s'en passoit fort bien du tems de la Reine de Navarre.

Il est aussi essentiel à un jeune homme de voir de bonne compagnie en femmes, qu'à une femme d'éviter la mauvaise en hommes. Un jeune homme se forme l'esprit & le cœur avec elles ; mais il faut pour cela qu'elles ne soient ni dévotes, ni libertines. Il n'y a rien à apprendre avec les dévotes, & ce que l'on apprend avec des libertines, n'est pas bon à sçavoir. Celles-ci corrompent le naturel le mieux disposé : on a beau

dire qu'on en revient dans un âge mur ; rien n'eſt plus incertain ; & quand cela ſeroit, on conſerve toujours de leur commerce quelque choſe qui déplaît aux femmes bien nées. Que faire donc quand on a vécu long-tems avec des femmes libertines ? employer ſes dernieres années à rougir des premieres, & ſe déplaire à ſoi-même & aux autres ? en vérité il vaudroit preſqu'autant avoir continué de voir les mêmes compagnies, puiſqu'on n'eſt plus bon que pour elles. Je ne dirai rien de la ſociété des dévotes. Elles ne me pardonneroient pas, & je crains la calomnie.

Penſer, parler, faire, comme on penſe, comme l'on parle, comme on fait, c'eſt être un homme comme un autre. Il ne faut pas cependant

être ſingulier ; car les originaux ne plaiſent qu'à peu de monde. Mais penſer juſte, parler noblement, agir équitablement, c'eſt avoir un mérite peu commun, ſans être un original.

On dit que tout a ſon tems : en effet il en eſt un pour les folies ; mais il y a des gens pour qui celui du bon ſens ne vient point, & ces gens-ci ne ſont pas les plus malheureux. Je connois un homme qui paſſe ſa vie à ramaſſer toutes les petites anecdotes de la Cour & de la Ville ; il eſt enchanté quand il a quelque occaſion de les placer en converſation, & il en trouve cent pour une. Il ſe tient pour le plus heureux mortel du monde de vous avoir dit que la vente des tableaux de Monſieur un tel a paſſé quatre-vingt mille francs,

& il faut bien qu'il le ſoit, puiſque l'on m'a dit d'un homme qui a ſondé les profondeurs de la Géométrie qu'il envioit le ſort, les rares connoiſſances, & la bienheureuſe imbécillité de cet homme..

On eſt heureux par les autres ou par ſoi-même : or c'eſt être dupe que de courir après une fortune qui nous fuit, un bonheur qui ne nous eſt point deſtiné, une réputation que nous n'acquerrons jamais ; il n'étoit qu'un bon chemin pour le Marquis de... c'eſt à la vérité celui qu'ont ſuivi ſes ancêtres ; mais qu'importe au Marquis de... il joue du violon comme Guignon, & le voilà content.

Je ne ſçais ſi l'on me propoſoit de

rougir vis-à-vis de moi ſeul ou vis-à-vis des autres d'un penchant honteux ou d'une action vile, ſi je ne choiſirois pas le dernier parti. J'aime que ce que j'ai ſoit à moi, & je ne veux non plus voler aux hommes leur bourſe que leur eſtime; c'eſt dans la vertu que je me complais, & non dans l'opinion vuide que les autres penſent que je ſuis vertueuſe; & puis, je haïs à la mort les ténébres de l'hipocriſie, c'eſt l'aſile du crime.

Les hommes ne prononcent pas moins fermement les termes de vice, vertu, honneur, probité, Religion, &c. que les femmes ceux de ſtras, diamans, étoffe moirée, damas des Indes, taffetas chiné, &c. & l'on ſeroit tenté de croire qu'ils s'enten-

dent ; mais viennent-ils à s'expliquer sur les idées qu'ils attachent à ces termes ? l'uniformité de sentimens disparoît ; on diroit qu'ils sont nés à mille lieues les uns des autres, que c'est une troupe de gens ramassés sous différens climats ; & ils ont des intérêts si opposés, auxquels ils prétendent par des voies si différentes, qu'on les prendroit à peine pour des animaux de la même espece. D'où naissent ces contradictions ? Nous sommes tous d'accord sur les objets de nos sens ; les couleurs de l'Arc-en-Ciel plaisent à tous les yeux ; il n'y a point d'odorat qui ne soit flatté par l'œillet, la rose, & le jasmin ; il est des viandes & des mets qui sont agréables à tous les palais, ainsi des autres sens. N'aurions-nous aucun sens pour juger du vice & de la vertu,

de l'honneur, de la probité, &c. ou si nous en avons un pour ces objets, ce sens seroit-il malade presque dans tous les hommes? Cette derniere conjecture est apparemment la vraie. On ne corrompt nulle part le toucher, l'odorat, l'œil, le goût, & l'oreille. On laisse ces sens dans leur état naturel; aussi jugent-ils dans la suite assez sainement des objets qui leur sont proportionnés.

Quant au sixiéme sens, celui à qui il appartient de discerner le vrai du faux, le bon du mauvais, le beau du laid; tout semble conspirer contre lui.

S'il m'étoit permis de parler un moment la langue de Montagne, & d'user de ses images fortes & origi-

nales que la fauſſe délicateſſe de notre tems a proſcrites, je dirois que la vérité aſſiſte rarement à notre naiſſance ; mais que les préjugés entourent la ſage femme, qu'ils nous attendent au paſſage, & que la ſuperſtition nous applique les mains ſur les temples, & nous écraſe la tête & le front ; de-là tant de têtes mal faites & qui ne ſe referont jamais ; tant de cerveaux rétrécis, & qui reſteront étroits comme ils ſont ; car le calus eſt fait. Ce ſeroit s'expoſer à les briſer & à les défigurer davantage que de travailler à les reſtituer en meilleur état. Cette incruſtation eſt trop profonde, diroit encore Montagne, pour pouvoir être entierement arrachée ; & je penſe qu'il vaut mieux la laiſſer entiere, que de ne l'arracher qu'à moitié. A quoi bon donner à

un homme l'air de ces tabatieres piquées, dont la plus grande partie des petits clous dorés s'en ſont allés? Auparavant ils repréſentoient quelque choſe ; c'étoit un deſſein, bon ou mauvais : depuis que les clous ſont partis, on n'y connoît plus rien. Voilà l'image de tous les demi-Philoſophes, & de preſque toutes les femmes que les autres appellent des merveilleuſes.

Le bonheur eſt une boule après laquelle nous courons tant qu'elle roule, & que nous pouſſons du pied quand elle s'arrête. Cet exercice nous a mené loin, lorſqu'il commence à nous déplaire. On eſt bien las quand on ſe réſout à ſe repoſer, & à laiſſer aller la boule ; c'eſt alors qu'on médit de la vie, & qu'on s'en

prend à tout, hors à soi-même. Si par hazard on écrit, on fait des livres tristes, où la seule vérité qu'on apperçoive distinctement, c'est que l'Auteur a mal employé ses jours, & qu'il en est en mauvaise humeur. Qu'on me vante tant qu'on voudra la sagesse d'Epictete : j'aimerois autant passer mon tems autour des sépulcres, & m'occuper à lire des Epitaphes, que de m'entretenir de ses lugubres moralités. Qu'il soit vrai, comme il le prétend, qu'il est plus en notre pouvoir de retrancher à la somme de nos peines, que d'ajouter à celle de nos plaisirs ; ou qu'au contraire Epicure ait raison ? peu m'importe. Je vois clairement que celui qui ne se propose que l'un ou l'autre de ces objets n'entend pas son bonheur. C'étoit le sentiment, je crois, d'un cer-

tain Ariſtipe, & c'eſt auſſi le mien. Mon avis eſt qu'il faut faire bonne contenance par-tout, dans le bonheur & dans l'adverſité, dans l'abaiſſement & dans la grandeur. Ariſtipe ſçavoit, dit-on, s'aſſeoir à la table des Rois, & ſe contenter de légumes dans le tonneau de Diogêne. Voilà mon Philoſophe. Il eſt ſage ſous l'écarlate, il eſt heureux ſous un habit groſſier. Le hazard n'a point de priſe ſur lui. Il jouit des biens que la fortune lui envoie, prêt à les lui reſtituer ſans chagrin. Sa vertu eſt un manteau qui lui reſte toujours dans les mauvais tems. S'agit-il de ſupporter la peine, ou de goûter le plaiſir? mon Philoſophe fait également le rôle d'Epictete, & celui d'Epicure; auſſi ne donnerois-je point ce nom à celui qui ne peut dormir

que ſur la dure ou ſur le duvet. Une tête bien faite s'accommode de tous les oreillers que la fortune lui préſente. La vie eſt pour le philoſophe, tantôt un amuſement, tantôt un exercice. Il la paſſe ſoit à goûter des plaiſirs, ſoit à montrer de la vertu; & s'il n'a pas à ſe louer beaucoup de cette alternative, il n'a pas non plus beaucoup à s'en plaindre. Il ne ſe propoſera point une perfection chimérique, & il ne mettra point ſa félicité à ſe rendre inſenſible. S'il écrit, ſes ouvrages ſe reſſentiront de la douceur de ſes mœurs, & de l'égalité de ſon caractere. Je n'y verrai point un homme inquiet qui cherche le bonheur; mais me ſemblera toujours entendre un homme ſatisfait qui l'a trouvé. Parcourez le Traité du Bonheur de Fontenelle, & vous pronon-

cerez malgré vous, que l'Ecrivain étoit heureux. Vous sortirez moins éclairé peut-être de son ouvrage, que de l'essai de la Philosophie Morale de Maupertuis ; mais vous en sortirez plus content. Vous aimerez mieux la vie après avoir lu Fontenelle ; après avoir lu Maupertuis vous voudriez presque être mort. Si j'osois, je dirois que l'un présente par-tout des bonbons qui fondent délicieusement dans la bouche, & que l'autre met sous la dent des noisettes qui sont dures à casser, & qui ne donnent quelquefois que de la poussiere. Demandez à Fontenelle ce que c'est que le plaisir, & ne craignez pas qu'il vous réponde que c'est en général, toute perception que l'ame aime mieux éprouver, que ne pas éprouver. Quelle triste définition du plaisir!

Encore ſi la ſolidité des choſes dédommageoit de la ſéchereſſe de la forme ; mais ſans chercher à déprimer ni les talens de l'Auteur, ni le mérite de ſon ouvrage, il me ſemble qu'il y a de ce côté même beaucoup encore à déſirer. Je trouve que M. de Maupertuis a prétendu ſoumettre tout le monde à une Arithmétique morale qui lui eſt propre, & appliquer à tous les hommes un calcul qui ne convient qu'à ceux de ſa claſſe. Le plus & le moins de plaiſir & de peine, & le plus & le moins de ſenſibilité à la peine & au plaiſir diſtribuent notre eſpece entiere en différens ordres d'hommes plus ou moins heureux ou malheureux ; mais entre leſquels il n'y en a qu'un pour qui ces élémens du bonheur & du malheur ſoient dans une exacte compenſation. De toutes

les classes d'hommes considérées relativement au bonheur ou au malheur, il n'y en a qu'une où la somme des biens soit entiérement acquitée par la somme des maux. Au-dessus de cette classe, la vie commence d'être un avantage, au-dessous elle commence d'être un désavantage. Il ne falloit donc pas dire que la vie étoit un mal pour tous les hommes ; mais seulement peut-être qu'il y a plus d'hommes pour qui elle est un mal, qu'il n'y en a pour qui elle est un bien. Ce n'est pas tout encore. Qui est-ce qui a dit à M. de Maupertuis qu'il falloit toujours estimer la peine & le plaisir par la raison simple de la durée & de l'intensité ? c'est son mot. Où est l'homme un peu sensé qui n'aimât pas mieux jouir de la centiéme partie d'un grand plaisir pendant cent ans de suite, que du

plaisir

plaisir en entier pendant un an. Il sembleroit presque que sans aucun égard ni à la peine, ni au plaisir, ce seroit toujours un bien que de durer. D'ailleurs, il y a des plaisirs qui perdent de leur vivacité avec une vîtesse extrême; des peines dont la moindre durée accroit prodigieusement la violence; & il n'y a peut-être ni deux plaisirs, ni deux peines, ni une peine & un plaisir qui, pour parler la langue de Monsieur de Maupertuis, suivent la même loi d'accélération. Comment évaluer le prix de la vie représenté par tant de quantités inégales. L'expérience ne peut servir ici à rectifier le calcul. Si vous demandez au premier venu, *veux-tu mourir?* & qu'il vous réponde, *oui, je veux mourir:* en conclurez-vous que la vie est un un mal pour lui? nullement. La seule chose que cette réponse signifie, c'est que celui que

vous avez interrogé est très-mécontent de l'instant présent, Celui qui vous eût dit, *je veux vivre*, n'eût pas prouvé davantage pour l'avenir ou pour le passé. La question *veux-tu mourir* ? est si composée, que celui à qui on la propose, ne satisfait souvent à rien de ce qu'on en attend. On veut sçavoir d'un homme, s'il fait cas de la vie ; & ce qu'on en obtient, c'est qu'il est content ou mécontent de l'instant présent ; & qu'il appréhende la mort. Tout bien considéré, il ne faudroit pas demander, si l'on veut mourir ; mais si l'on voudroit revivre précisément comme on a vécu. Encore qui sçait si la crainte de la mort n'influeroit pas sur la réponse, & si la plûpart des hommes ne choisiroient pas de retourner au berceau, seulement pour être plus loin

de la tombe, & de peur, comme on dit, de tomber en mourant de fièvre en chaud mal. On ne peut rien ſtatuer ici de général. On voit ſouvent que c'eût été un bien pour quelques hommes de n'avoir jamais exiſté; & que c'eſt un mal de mourir, quand on vit heureux. Il ſemble que ce ſeroit un avantage de ceſſer d'être, quand on n'eſt bon ni pour ſoi, ni pour autrui. Il eſt à préſumer que la mort eſt un fantôme, comme bien d'autres. On voit qu'à ſon approche, l'homme ceſſe d'aimer & de haïr; qu'il ne jette ſur les objets qui l'intéreſſoient le plus, que des regards indolens, & qu'il perd preſque de vûe ſa femme, ſes enfans, ſes amis, ſa maîtreſſe; pourquoi donc a-t-il regret de mourir? S'il n'y avoit pas des gens qui ſe ſont donné

la mort ſans être fous, je regarderois la crainte de mourir comme un ſentiment naturel. Que cela ſoit ou non, je ſuis trop bonne Catholique pour conſeiller le ſuicide. Cet avis paroîtroit ſingulier de ma part, & n'en ſeroit pas ſuivi davantage. Mais je dirai avec la derniere ſincérité que je fus convaincu il y a quelques années que je n'avois pas dix minutes à vivre, & que je me ſentois mourir avec une tranquillité digne d'un vrai Philoſophe. Mon eſprit n'avoit point été abbatu par une longue maladie. J'avois conſervé toute ma raiſon. Un accident aſſez ordinaire aux femmes m'avoit réduite à l'extrémité. J'étois alors à la fleur de mon âge, dans la premiere année d'un mariage heureux, adorée de mon époux, eſtimée de mes amis, & contente de mon état & de

ma fortune. Cependant je m'en allois ſans aucun regret. J'avois une ſi grande indifférence pour tout ſecours que je ne ſongeois ſeulement pas à en demander de ſpirituels. Je paſſois du ſein des miens, dans le ſein de Dieu, comme on paſſe de la veille au ſommeil. A préſent, je me dis, pourquoi n'en ſeroit-il pas de même pour beaucoup d'autres ?

Parmi les perſonnes heureuſes, il y en a donc auſſi qui ne regardent pas la mort comme un grand mal ? C'eſt une affaire de caractere : les conjonctures où l'on ſe trouve, les perſonnes dont on eſt environné, la pureté de la conſcience, la fermeté de l'eſprit, tout y fait. Mais laiſſons cet objet triſte. A quoi bon ſi long-tems parler d'un inſtant ſi court,

de dont nous ſçavons ſi peu de choſes : Les Philoſophes & moi nous raiſonnons de la mort, comme les aveugles des couleurs, ou ; comme je ne ſçais quel Phyſicien de nos jours qui ſe mettoit, à ce qu'on dit, la tête dans l'eau ; pour ſçavoir ſi les poiſſons entendent. Revenons donc à l'eſſai de la Philoſophie Morale. L'Auteur, après s'être aventuré ſur la nature du moment heureux, n'a pas été, ce me ſemble, plus exact dans l'énumération des plaiſirs de l'ame. Il n'en reconnoît que de deux ſortes ; les uns nous viennent, dit-il, de la pratique de la juſtice, & les autres de la vûe de la verité. Quoi donc, la haine, la vengeance, & la méchanceté, n'ont-elles pas auſſi leurs ſatisfactions ; & l'Auteur eſt-il ſi bien ſincere ? n'a-t-il jamais éprou-

vé de plaisirs intellectuels qu'en faisant le bien, ou qu'en contemplant le vrai? Je ne crois pas que Monsieur de Maupertuis nie que l'*Auteur de l'Examen désintéressé* ne jouit d'un plaisir délicieux, lorsqu'il donnoit le change à ses Antagonistes, ni qu'il nous persuade que ce plaisir naquît purement en lui de l'amour de la justice, & de la connoissance de la vérité. Mais il me reste encore quelques scrupules sur son principe. La pratique de la Justice & la connoissance de la vérité sont, lui dirai-je, les deux sources uniques des plaisirs de l'ame. A la bonne heure. Mais qu'entendez-vous, ajouterai-je, par la pratique de la vertu & de la justice? est-ce la pratique de ce qui est réellement vertueux & juste, ou de ce qu'on croit tel? Qu'entendez-vous par la vûe de la

vérité ? Est-ce la contemplation de ce qui est vrai en effet, ou de ce qui le paroît ? N'y a-t-il point d'heureuses erreurs ? Tout préjugé est-il nuisible ? Etoit-il, ou n'étoit-il pas avantageux à un pere de famille d'être sincérement persuadé qu'il pouvoit sans aucune conséquence pour son bonheur, ou négliger entierement l'éducation de ses enfans, ou leur donner une éducation fort au-dessus de sa fortune & de son état, s'il lui est arrivé de mourir avant que d'avoir été détrompé par les suites fâcheuses de sa conduite ? Voilà un examen qui n'eût point été superflu. Mais le moyen, dira-t-on, d'éclaircir tant de choses en quatre pages ? & pourquoi répondrai-je, n'écrire que quatre pages, si le sujet en demandoit davantage pour être éclairci ? C'en étoit trop ou trop peu.

Les perſonnes d'un mérite extraordinaire, ont preſque toutes quelque tic remarquable; je ne ſçais ſi c'eſt affectation ou adreſſe de leur part; veulent-elles accorder quelque choſe à ronger à l'envie ? ou penſent-elles que des travers que quelques-uns ne manqueront pas de relever ſouvent, feront tout autant de fois une occaſion à d'autres de faire l'éloge de leurs grandes qualités ? en tout cas elles ont raiſon; on parle plus de ceux dont on a un peu de mal, & beaucoup de bien à dire, que de ceux dont on n'a rien à dire que du bien. Il y a dans les premiers pour ceux qui aiment à louer & pour ceux qui aiment à reprendre.

Le Comte de M *** étoit un homme rare; mais il avoit la manie à quatre-vingt ans de ſe promener avec un habit de moire bleue, des talons

TAYLOR INST. OXFORD

rouges, un plumet blanc. Quel bizarrerie, direz-vous ? mais sans cette bizarrerie, vous répondrai-je, on n'eût point demandé en le voyant ; *qui est ce vieux fou ?* & l'on n'eût point répondu ; *c'est le Comte de M*** ; C'est un homme rare.*

Je conseillerois à un homme un peu Philosophe de ne se point marier. Il faudroit qu'une femme fût d'un mérite bien rare, pour qu'il fît son bonheur, & pour qu'elle fît le sien, sans qu'il en coutât à l'un & à l'autre d'autres sacrifices que ceux que l'on se doit entre amis ; si l'état qui convient le mieux à l'un, est celui qui donne le moins d'exercice à la Philosophie ; ce n'est donc pas celui du mariage. Mais si le mariage a ses inconvéniens, le célibat a les siens,

Que devient un garçon dans un âge avancé, sur-tout quand il n'a pas assez de fermeté pour chasser de chez lui des gens intéressés à abreger ses jours? L'Abbé *** tomba dangereusement malade; il avoit malheureusement des richesses, & des héritiers avides; des Bénéfices & des neveux en état de les posséder; c'étoit bien des raisons pour l'effrayer de la mort, & pour le faire mourir: deux se mirent donc aux pieds de son lit; l'un lui crioit à droite, mon oncle confessez-vous, car vous êtes bien mal; & l'autre reprenoit à gauche, mon oncle, démettez-vous de tel Bénéfice en faveur de mon frere; car les Médecins disent que vous n'en reviendrez pas. Le pauvre Abbé qui n'avoit jamais eu beaucoup de tête, & à qui il n'en devoit point rester

dans ces momens, ſe frapa tellement des prédictions de ſes neveux, que ſa maladie redoubla, & qu'il mourut. Voilà le ſort des hommes ſans courage & ſans eſprit : & qui peut ſe flater d'en conſerver juſqu'au dernier inſtant, lorſqu'il meurt ſans avoir auprès de lui des enfans ou des amis qui le ſoutiennent ? Si la mort eſt cruelle pour tous les hommes, elle doit l'être encore davantage pour celui qui ne ſçait pas prendre ſon parti. Que l'on ſeroit heureux dans les derniers inſtans, ſi l'on pouvoit écarter de ſoi ces hommes lugubres qui s'emparent de vous, comme pour vous conduire dans l'autre monde tout vivant. Si un homme a mal vécu, il attend trop tard pour ſe corriger ; s'il n'a rien à ſe reprocher, que ne meurt-il en paix ? Les frayeurs qu'il

à de la mort, les appareils de la pénitence calomnient ſa vie. La nature voudroit bien que nous ſortiſſions de ce monde comme nous y ſommes entrés, ſans nous en appercevoir; mais la ſuperſtition s'y oppoſe.

Les fortunes rapides durent peu: ceux qui les ont faites ont été trop occupés d'accumuler des richeſſes, pour ſonger à l'éducation de ceux à qui la naiſſance les deſtinoit. Ils ont donc des enfans mal élevés; qui diſſipent plus promptement encore que leurs peres n'ont amaſſé, & qui ſortent enfin de ce monde tout nuds, comme leurs peres y étoient entrés.

Méfiez-vous des bonnes intentions; il faut voir l'effet de tout pour ſça-

voir à quoi s'en tenir. Il n'y a rien de si décrié dans mon esprit que ce qu'on appelle de la bonne volonté, depuis que je me suis apperçu qu'il n'y avoit que ceux qui n'étoient bons à rien qui en eussent : Quand on vous promettra, ne vous contentez pas de belles paroles, c'est la chose dont on est le moins avare; elles ne coutent rien, pressez l'exécution. L'activité n'a jamais nui, quand elle est corrigée par la prudence. On ne peut aller trop vîte quand on connoît sa route, & qu'on voit son but. On obtient quelquefois de l'importunité ce que la négligence ou la timidité auroit fait perdre.

Il y a trop peu de gens qui aient vraiment du mérite, pour qu'on soit bien fondé à se plaindre de ce qu'il est

rarement récompensé; car par qui veut-on qu'il le soit ? Par la foule de ceux ou qui ne les connoissent pas, ou qui en sont blessés ?

Tout ce qui endort les vertus, leur est nuisible; mais l'amour propre les tient éveillées : si c'est un défaut, il n'est donc pas tout-à-fait inutile. La vanité bien entendue, & cachée avec adresse entretient l'émulation, & fait sortir les qualités. Je suis convaincue que sans amour propre, & sans vanité, on ne peut être qu'un sujet fort médiocre.

Il sembleroit qu'il y a tout à gagner à faire des connoissances, & tout à risquer à avoir des amis : s'attacher beaucoup de monde, & ne tenir à personne, c'est se préparer

une tranquillité assez soutenue : n'est-ce pas assez des chagrins que nous avons pour ce qui nous regarde, sans en prendre encore pour ce qui concerne les autres ?

Ceux que rien n'émeut, qui ne vivent avec les autres que pour partager leurs plaisirs, qui sont insensibles à la douleur & à la commisération, & qui n'ont des sentimens communs à l'espéce humaine, que ceux qui ne participent en rien à la douleur & à la tristesse, sont pour moi des machines que je hais plus que si elles étoient entierement privées de sentimens ; combien je connois de ces machines, & qu'elles me pésent !

Quand il vous sera permis de choi-

sir ;

ſir, emparez-vous de ce qui ſera le mieux au ſentiment des autres. Le beau ſe fait ſentir ſi généralement, qu'il eſt à préſumer qu'on ſe trompe, lorſqu'on n'a pas pour ſoi les yeux de la multitude. Je ſçais qu'il y a des goûts particuliers; mais il faut les garder pour les ameublemens.

Le talent plus utile, c'eſt de ſçavoir deviner juſte. Quand on a bien regardé dans les choſes ou dans les têtes, les affaires ſont preſque faites. Elles tournent preſque toujours à l'avantage de celui qui a vu le plus clair.

Il y a des gens que l'on accuſe de ne pouvoir vivre avec les autres; d'où cela vient-il? ce n'eſt pas aſſurément défaut d'eſprit, ni de jugement dans ces inſociables; c'eſt peut-être de

ce qu'il n'y a pas néceſſité de vivre avec tout le monde. Celui qui eſt obligé par ſon état & par ſon rang de recevoir beaucoup de perſonnes qui ne lui conviennent pas, doit être plus embarraſſé qu'un autre. Il y a cependant une reſſource pour lui; c'eſt que dans une compagnie nombreuſe ſi l'on eſt à la droite d'un ſot, on en aura peut-être un autre à gauche; & comme les ſots ne ſe reſſemblent pas plus entre-eux que les gens d'eſprit, cela fait diverſité. Je déteſte les ſots; cependant j'en aime mieux deux qu'un; la ſottiſe de pluſieurs m'eſt plus facile à ſupporter que celle d'un ſeul homme: toujours pardonner à une même perſonne, cela m'impatiente; au lieu que le ridicule de l'un excuſe & me fait paſſer le ridicule d'un autre. Je plains l'eſpece

humaine, & je n'en veux à perſonne.

Monſieur de M . . . qui n'a jamais rien fait de ſa vie, me parut un ſoir fort occupé. Je lui demandai ce qu'il faiſoit : je cherche, me répondit-il, Madame, en quelle année mon oncle de la . . . fut ſacré Evêque de . . . & il continuoit de feuilleter un grand livre de maroquin, ſans s'appercevoir que j'étois debout, que j'avois des affaires ſérieuſes à lui communiquer, & qu'il m'étoit fort égal que ſon grand-oncle eût été Evêque ou Curé. Je fus donc obligée de m'aſſeoir ſans y être invitée, & de travailler à tirer Monſieur de . . . de ſa diſtraction ; mais ce fut peine perdue, & il falut eſſuyer une litanie de Chambelans de je ne ſçais quels

Rois de la ſeconde, & de la troiſiéme race. Je convins de l'ancienneté de cette Généalogie, & je le priai fort inſtamment d'en interrompre la ſuite un moment pour m'entendre; mais il en étoit reſté à Pepin; & je ne pus jamais me faire écouter que ſous le Regne d'Henry le Grand. Graces à l'embaras qu'il trouva à ſuivre ſon arbre Généalogique, que des méſalliances avoit un peu brouillé; je parvins à la fin à lui expliquer mon affaire; il avoit l'air penſif, & je crus qu'il m'écoutoit avec toute l'attention que méritoient les choſes dont je l'entretenois; mais je fus bien étonnée, lorſqu'au lieu de la réponſe que j'en attendois; vous voyez, Madame, me dit-il, que nous ne ſommes pas des gens tout-à-fait tombés des nuës, & qu'il n'y a gueres de

Familles en Anjou plus anciennes ni meilleures que la mienne.

L'envie de plaire a quelquefois fait faire des actions auxquelles l'ame ſe refuſoit d'elle-même. Mais quand on aime une femme de cœur, on veut du moins en avoir autant qu'elle ; & il y a des femmes qui en ont beaucoup. Madame B*** étoit nouvellement mariée à un époux qu'elle adoroit. Ils allerent pendant le cours de leurs viſites dans une maiſon où on leur propoſa de joüer. Un homme violent, quand il perdoit, inſulta ſon mari qui ne répondit rien : on ſortit, & l'on ſe ſépara. Madame B*** de retour chez elle, dit à ſon mari, Monſieur, vous ſçavez qu'en vous épouſant, je me ſuis brouillée avec toute ma famille ; j'ai refuſé

une fortune considérable pour faire la vôtre : ces deux preuves suffisent sans vous en rappeller d'autres, pour que vous ne doutiez pas que je vous aime ardemment. Cependant si demain vous ne vous battez avec Monsieur de *** je ne vous vois plus que comme un lâche, & je me retire dans un Couvent. Monsieur B*** regarda sa femme d'un air consterné, convint qu'elle avoit raison, écrivit à Monsieur de ***, se battit, blessa son adversaire, & revint aux pieds de sa femme la remercier de l'honneur qu'elle venoit de lui conserver. Madame B*** pendant le combat avoit été dans des allarmes à en perdre l'esprit; qu'on juge donc du plaisir qu'elle eut au retour de son mari d'une action où il s'agissoit de sa vie. Cependant elle n'en eut pas meilleu-

re opinion de ſon courage ; elle comprit qu'un homme de cœur n'avoit pas beſoin d'avis, pour ſçavoir ce qu'il avoit à faire ; elle fit préparer ſes malles, & emmena ſon mari au fond d'une Province, où s'il n'étoit pas courageux, il n'eut du moins aucune occaſion de le montrer. Je ſçais que ce trait de Madame B*** ne ſera pas du goût de bien des femmes, je ne m'en embarraſſe gueres, il eſt du mien ; il vaut mieux perdre un mari lâche, que de le conſerver ſans honneur : tel cher qu'il vous ſoit, il eſt des occaſions où il faut le ſacrifier. On me dira peut-être : pourquoi les femmes ſeroient-elles plus délicates ſur l'honneur que les hommes, qui conſervent fort bien des femmes déshonorées ? Tant pis pour les hommes qui les gardent : au reſte, il faut

bien qu'ils prennent leur parti là-dessus. Le plus grand nombre des femmes s'exposant à être renvoyées, & les hommes n'étant exposés que rarement à montrer leur peu de courage ; la partie n'est pas égale.

On ne se rend justice ni sur ses défauts, ni sur ses qualités : on exagere les qualités, on déprime tant que l'on peut les défauts, & par ce moyen on ne perfectionne point les uns, & l'on ne se corrige point des autres ; la vie la plus longue ne nous donne pas plus de connoissance de nous-mêmes qu'un an d'expérience, & l'on meurt tel qu'on a vécu. Il n'y a que ses besoins qu'on sent bien & qu'on satisfait par toutes sortes de voies. C'est ici la peinture de mon ame & de toutes les autres : je n'ai

jamais envié qu'une maiſon de Campagne, & ſi pour l'avoir il n'avoit fallu que ſouhaiter la mort du propriétaire, la maiſon étoit à moi. Il eſt fort heureux qu'il n'y ait pas un grand nombre de choſes de mon goût, je paſſerois ma vie à ſouhaiter l'anéantiſſement de ceux qui les auroient. Mais, ma biſarerie, ou plutôt la ſobriété de mes deſirs, a borné ces idées de deſtruction, & s'il y a des choſes que je ſouhaite, je puis toûjours me les procurer, ſans qu'il en coûte rien à perſonne.

Les perſonnes ſans éducation ont des avantages ſur les autres, l'inſtinct ſeul les guide; elles ſont ſur les revers à venir d'une tranquilité ſurprenante. Cette eſpèce d'héroïſme n'eſt faite que pour elles: elles ne pen-

ſent point au lendemain ; il n'y a pour elles que l'inſtant préſent : rien ne les effraye, rien ne les embarraſſe ; faut-il ſouffrir ? elles ſouffrent ; faut-il joüir ? elles joüiſſent, comme ſi elles ne devoient jamais ſouffrir. J'ai fait principalement cette obſervation ſur les domeſtiques ; ils ſe feroient plutôt chaſſer, que de ne point médire de leurs maîtres. L'éducation rend circonſpect, & inſpire de la timidité ; chaque état a ſes conſolations & ſes peines : Dieu a donné au peuple une inſenſibilité, & une ame proportionnée à ſa condition. Qui nous auroit rendu ſes ſervices auxquels nous les abaiſſons, s'ils euſſent penſé & ſenti comme nous ?

Les hommes s'imaginent n'avoir ni caprices, ni biſareries, ni hu-

meurs. Qu'ils ſe trompent ! J'en connois qui ſe piquent même de Philoſophie, & qui en ont autant qu'une fille unique qui ſeroit jolie. Il me paroît injuſte de prétendre que nous leur paſſions un défaut, qui leur eſt commun avec nous, & ſur lequel ils ne nous font point de grace. Qu'ils aient donc des fantaiſies ; qu'ils ne s'en corrigent pas plus que nous, à la bonne heure : mais qu'ils nous laiſſent les nôtres. Cependant, avant que de prononcer pour ou contre, il ſeroit queſtion de ſçavoir, quand il s'agit d'inégalité d'humeur, en qui elle réſide ? c'eſt certainement en quelqu'un ; c'eſt ou celui qui ſe plaint ou celui dont on ſe plaint, qui n'eſt pas de ſa même humeur. Mais lequel des deux ? N'en ſeroit-il pas dans ces occaſions, comme dans d'autres mal

ladies où l'on voit jaunes tous les objets, quoiqu'ils ſoient de diverſes couleurs ? Et puis eſt-on obligé d'avoir toûjours la même humeur ? N'y a-t'il aucune conjoncture dans la vie qui nous puiſſe faire changer de viſage, ſans qu'on ſoit en droit de nous accuſer d'inégalité ? *Qui décidera ces queſtions ?* Ce ne ſeront certainement pas celles qui ſeroient aſſez capricieuſes pour la joüer ; qui ſe feroient un plaiſir de déſeſpérer leurs amis, par des inégalités ſimulées, & qui affecteroient de l'humeur pour faire eſſai de leur complaiſance : or, je conviens que cela m'arrive à moi, & à preſque toutes les femmes. C'eſt donc encore à ces hommes qu'il appartient de décider ici.

Les perſonnes qui s'aiment des

vroient s'obſerver dans leurs diſcours & dans leurs actions, & ne s'offenſer par aucun endroit. Les commerces d'amour & d'amitié ne ſubſiſtent point ſans la politeſſe, & ſans les complaiſances. L'amant qui choque ce qu'il aime, mérite d'être quitté ſans retour. L'ami qui parle durement doit être regardé quelquefois avec pitié, mais toûjours avec reſſentiment. Pour les gens mariés, s'ils ſe déteſtent ſi ſouvent, c'eſt qu'ils ſe négligent ſur tout, & qu'ils ſont obligés de ſe paſſer leurs mauvaiſes façons. Amans, ſoyez galans, complaiſans, attentifs, & vous ſerez toûjours bien traités. Amis, ſoyez doux, ſinceres, eſſentiels & polis, & vous ſerez toûjours aimés. Maris, corrigez-vous, ſi vous pouvez, cela m'eſt fort indifférent; pour ce que vos femmes

vous réſervent, vous êtes bien.

Il faut ramper pour aller loin : on ſe heurte quand on veut courir. Voilà tout ce que j'ai remarqué ; il faudroit que je conſultaſſe quelqu'ame vile pour ſçavoir à quoi m'en tenir ſur les avantages réels attachés aux baſſeſſes, j'en raiſonnerois peut-être mieux ; mais à coup ſûr, j'en penſerois tout auſſi mal.

Preſcrire le même reméde pour tous les maux, c'eſt le moyen ſûr d'en empirer quelques-uns ; il y en a qui demandent de la diſſipation, d'autres de la ſolitude, d'autres de la diſtraction ; il faut méditer ceux-ci, il ne faut pas penſer à ceux-là : *faites-vous une raiſon, diſſipez-vous, ayez de la fermeté*, dit-on : & cela eſt fort

bien dit, il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir quand, & à qui. Plus on a de bon ſens, plus on eſt difficile à conſoler. La raiſon nous montre toute la grandeur de nos pertes, & toutes les ſuites de nos folies. Bon ſens, raiſon, à quoi donc êtes-vous propres ? Bienheureuſe imbécillité que vous ſeriez quelquefois déſirable, même pour ceux qui vous mépriſent le plus !

Il y a des perſonnes d'un caractere ſi violent, qu'elles ne connoiſſent de bornes à leurs deſirs que l'impoſſibilité, & c'eſt les déſeſpérer que de leur montrer cet obſtacle. Je ſçais par expérience que les meilleures raiſons ſe trouvent très-mauſſades, quand elles viennent à la traverſe, je ne dis pas de quelqu'affaire impor-

tante ; mais d'une fantaiſie. Chez moi, comme chez toutes mes ſemblables, une fantaiſie eſt quelque choſe de bien conſidérable. Les amans n'ont qu'un parti à prendre, c'eſt de les ſatisfaire ; ou quand ils ne le peuvent pas, de les approuver au moins, & de convenir qu'on a raiſon d'en avoir, de les contenter, de troquer une montre pour une tabatiere, une tabatiere pour un étui, & l'étui pour un paquet de cure-dents.

L'état militaire ſuppoſe la politeſſe, la galanterie & la connoiſſance du monde, des hommes & des procédés ; mais il diſpenſe de ſçavoir, d'avoir de l'étude, des Belles-Lettres & de la Philoſophie, de payer ſes dettes, & de beaucoup d'autres choſes d'auſſi peu

peu de conſéquence. Mais pour jouer un rôle important dans la paix ; n'eſt-ce pas aſſez de s'être expoſé aux plus grands dangers, & à des fatigues ſans nombre pendant la guerre ? Laiſſons donc aux Officiers leur ignorance ; pourvû qu'ils ſoient braves, & qu'ils ſçachent ſe battre pour l'Etat, ils en ſçavent autant qu'il en faut. Mais on ſort, me direz-vous, quelquefois de ſa profeſſion, on n'a pas toûjours les armes à la main, & je voudrois bien que les Officiers fiſſent de leur loiſir un uſage qui les fît eſtimer plus encore qu'ils ne le ſont. Qui les empêcheroit d'acquérir des connoiſſances quand ils ſont jeunes, & que leurs parens leur en facilitent les moyens ? Qu'eſt-ce que cette oiſiveté qui ſemble attachée à leur état ? Qu'ils ſe repoſent des fati-

gues qu'ils ont eſſuyées ; j'y conſens ; mais que ce ne ſoit pas pendant vingt ans de ſuite. Faut-il qu'après s'être montrés des hommes pendant deux ou trois campagnes, ils achevent leur vie au rang des femmes ; car ils en ſont là. Les femmes paſſent leurs jours à leurs toilettes & au jeu, & les Officiers avec elles. Je n'ai rien à répondre à ces reproches, ſinon que ceux qui les font, n'eſtiment pas la valeur autant que moi. J'avoue pour moi que je ſuis un peu de l'avis de Montagne, & que pourvû que les gens ſoient propres à ce qu'ils font, il ne m'en faut pas d'avantage ; je ne me ſoucie pas plus que lui, quand je ſuis malade, que mon Médecin croye en Dieu ou non, pourvû qu'il m'ordonne de bons remédes ; & il ne m'importe nullement que les Offi-

ciers ſoient ignorans en paix, pourvû qu'ils ſoient braves pendant la guerre. Laiſſons à chaque état ſes prérogatives ; c'eſt à la Nobleſſe à fournir des Héros ; c'eſt à l'état mitoyen à fournir les gens de Lettres & les Sçavans : que la bravoure & la fierté ſoient l'appanage des gens de naiſſance ; que les talens & les autres mérites ſoient le partage de ceux qui ſembloient être nés pour être ignorés. Permettons à ceux qui ont des noms connus de s'en contenter ; & laiſſons aux autres le ſoin de faire ſortir & connoître les leurs. Je ne vois à tout ceci qu'une choſe à craindre ; c'eſt que l'avantage ne ſoit du côté des derniers : tant de gens de rien s'illuſtrent, tant de grands s'obſcurciſſent, que l'eſprit pourroit bien

à la fin s'élever ſur les ruines de la Nobleſſe.

Rien n'eſt ſi rare que de voir des hommes conſtitués en dignités s'occuper des Sciences, & prendre les heures qu'ils pourroient donner au repos, & peut-être à leurs plaiſirs pour les employer à l'étude. Nous n'en connoiſſons qu'un qui ſçait accorder l'amour des Lettres & de ſon devoir avec l'exactitude d'une Charge fatigante. Allier le ſçavoir & les occupations d'un homme d'eſprit, avec le détail des affaires publiques, ſatisfaire ſon Prince, contenter le peuple & s'attirer l'admiration des gens de mérite, tous ces avantages lui étoient réſervés.

Il eſt des défauts qui occaſionnent

des vertus ; c'eſt une ſotte compagnie que celle des gens ſans défauts. Je veux qu'on me pardonne, & vivre avec des gens à qui je puiſſe pardonner : mais les plus inſupportables de tous, ce ſont les gens ſans défauts & ſans vertus, & tout l'Univers en eſt rempli : ils déplaiſent juſqu'à leurs ſemblables. Je choiſirois plutôt d'être méchante que de n'être ni méchante, ni bonne ; la nature veut que tout ſoit décidé. Le pire état eſt d'être ſans caractere : le mal décidé, vaut mieux que le bien indécis. Je hais auſſi en tout la médiocrité ; je ne me réſoudrai jamais à uſer de rien de ce qui a ce nom : j'aime mieux les morceaux d'une belle porcelaine caſſée, qu'une jatte commune qui n'a que ſon intégrité, & qui ne

mérite pas d'être regardée. Si peu qu'il vous plaira, mais qu'il soit beau. Ce diamant est petit, j'en conviens, mais il est parfait. Je ne me départirai jamais de cette délicatesse : voilà qui est dit, & si j'avois jamais un amant à choisir, ce ne seroit pas un homme ordinaire : un homme comme tous les autres hommes ne m'appartiendra jamais.

Rien ne met tant à l'aise que la confiance & l'amitié : la liberté fait sortir l'esprit & donne du jeu à l'imagination. On hasarde avec ses amis des choses qui se trouvent heureusement dites : on n'a pas de ces hardiesses avec les indifférens. Quand je vois des inconnus, parler à des inconnus avec assurance & beaucoup, je pense ou qu'ils sont païtris d'une

étrange vanité, ou qu'ils prennent ceux qui les écoutent pour de grandes bêtes.

Les familles n'ont jamais été moins nombreuſes que depuis quelques années : elles ſe bornent à un ou deux enfans. Seroit-ce l'effet de l'antipathie des gens mariés ? Il n'y a plus que les femmes de Province, & à Paris les femmes du commun qui aient beaucoup d'enfans, & qui les faſſent ſains & bien conformés. Dans les Maiſons titrées, à peine voit-on un rejetton ſur la ſanté de qui on puiſſe compter. Voilà un de ces dérangemens dans l'Etat qui mériteroient bien l'attention de ceux qui connoiſſent ce qui fait ſa richeſſe, & qui ſont intéreſſés à ne le point laiſſer

appauvrir. Je ne veux lire dans l'Esprit des Loix du Préſident de Monteſquieu, que l'article du divorce.

Il eſt quelquefois à propos de ſçavoir feindre l'ignorance. Une fauſſe candeur ne nuit pas dans les affaires; elle en impoſe à de certaines gens qui ſe méfient de ceux ſurtout dont ils ſoupçonnent l'habileté. Ils parlent, comme s'ils avoient affaire à des ſourds, & on les entend. Heureuſement ceux qui affectent de paroître des gens ronds, n'en ont pas la mine. Il faudroit commander à ſa phyſionomie; mais cela ne dépend guéres de nous.

Il n'y a que l'amour, l'amitié & la reconnoiſſance, qui impoſent des loix douces. Tous les devoirs que

l'on remplit ſans ces ſentimens, ſont à charge, & on s'en acquitte ordinairement mal & de mauvaiſe grace; la penſée qu'il le faut, gâte tout.

Telle maîtreſſe, tel amant. Qui eſt la femme aſſez vile pour accepter celui de Madame ***? il s'eſt deshonoré en s'attachant à elle; mais plus encore par les actions qu'elle a ſouffertes ou conſeillées? Ne craignez donc pas, Madame, qu'on vous le raviſſe, cet amant ſi digne de vous; quoiqu'il ſoit beau, bien fait, qu'il ait des talens & de l'eſprit, il ne tentera perſonne. Vous avez mis un éternel obſtacle à ſon inconſtance. Il vous convenoit trop, & vous étiez trop faite pour lui. Dormez donc en ſureté; ſon deshonneur & le vôtre vous ſont de ſûrs garans qu'il vous reſtera.

Les femmes qui n'aiment pas dans leurs amans leur gloire, ne méritent d'en avoir que de l'eſpéce de celui de Madame ***. Celui qui s'abandonne lâchement aux mauvais conſeils d'une méchante femme, ne mérite plus le titre d'honnête homme. La paſſion la plus violente doit reſpecter les limites de la probité. Il n'en eſt pas des fautes qu'ils font pour nous, comme de celles que nous faiſons pour eux. On dit de nous que nous avons des foibleſſes; on dit d'eux qu'ils ſe perdent. On prétend que nos devoirs ſont plus limités que les leurs; cependant quand une femme eſt décente, cela ſuffit; mais pour les hommes il y a des bagatelles qui ſont auſſi reſpectables que les devoirs les plus eſſentiels de la probité; on fait mal juger du reſte, quand

on les néglige. Une de celles-là, c'eſt de s'aſſortir. C'eſt le moyen de ne pas changer. Un homme vicieux eſt bien avec une femme vicieuſe; un homme lâche, avec des De***; un homme ſans honneur avec une femme deshonorée; un homme vil avec des femmes de rien, dont tout répond à la naiſſance, à la famille & à l'éducation. Les hommes aimables ne le ſont que quand leur choix répond à l'opinion qu'ils ont donnée d'eux; les mauvais ſoupçons ne doivent approcher ni d'eux, ni de ce qui leur appartient. J'ai dit dans mes Conſeils que l'on connoiſſoit un homme à ſa maîtreſſe, à ſes amis & à ſes livres, je ne me laſſerai point de le répéter.

L'amour délicat ne peut être ſenti

par les perſonnes vicieuſes ; il eſt incompatible avec les mauvaiſes qualités ; auſſi ceux qui en ſont pénétrés, jouiſſent-ils d'un bonheur ignoré de beaucoup du monde. Ceux qui ne le connoiſſent pas, & qui ſont incapables de le connoître, diſent qu'il n'exiſte pas ; qu'il eſt extravagant, chimérique, ridicule, je ne ſçais quoi encore ; je dis moi, qu'il eſt vrai, qu'il eſt raiſonnable, qu'il exiſte, & qu'il procure beaucoup de plaiſirs. Il y a des femmes qui n'aiment pas le clavecin, parce qu'elles n'en jouent pas. Il en eſt de même de l'amour délicat ; & l'envie n'entre-t-elle pour rien dans le prétendu mépris qu'on en fait ?

On s'eſt récrié contre ce que j'ai dit du jeu & de la galanterie dans

mon premier ouvrage : on trouve que j'ai traité le jeu trop ſévérement & la galanterie avec trop d'indulgence. Ma raiſon étoit que le jeu eſt une aſſez ſotte occupation, qui dépend de nous, & la galanterie une foibleſſe qui n'eſt point en notre pouvoir ; mais un de ces hommes qui parlent de tout ſans ſçavoir rien, & qui ſe mêleroient volontiers de conſeiller, s'ils trouvoient les gens diſpoſés à les écouter, ſe chargea de me faire entendre, qu'on jouoit ſi généralement, que c'étoit preſque une occupation indiſpenſable qu'on ne pouvoit plus blâmer ; il ne s'appercevoit pas que cette raiſon excuſoit encore plus la galanterie ; n'importe, il vouloit qu'on lui donnât des régles pour jouer avec un déſintéreſſement, & d'une façon qui ne choquât ni la

bonne foi, ni la politeſſe. Mais je ne ſçais rien là-deſſus ; je ne joue point, je n'ai jamais joué, & je n'ai qu'un mot, c'eſt que les hommes ſe devroient garder de jouer avec les femmes pour deux raiſons ; la premiere, qu'on n'ignore pas & qu'on peut dire, c'eſt qu'elles jouent mal ; & la ſeconde, qu'on n'ignore pas davantage, mais que l'on ne dit point, c'eſt qu'elles ſont friponnes. Or la mauvaiſe foi triomphe ordinairement de la mal-adreſſe, & la fortune eſt toûjours pour ceux qui trompent. Les hommes, qui ont leurs raiſons pour perdre au jeu avec les femmes, feroient donc beaucoup mieux de leur ouvrir leur bourſe ſans cette formalité : ils s'épargneroient de la mauvaiſe humeur & de l'ennui, & ſçauroient beaucoup plutôt à quoi s'en

tenir. Il y a des joueuſes traîtreſſes, qui font eſpérer, en commençant une partie, des choſes dont elles ne ſe ſouviennent plus après, & qui laiſſent perdre à un homme des ſommes conſidérables, ſans que cela tire à conſéquence pour elles. J'ai été à portée de faire ces obſervations, & quelques autres qui me mettroient mon ſexe à dos, ſi je les communiquois; mais je n'en ferai rien. Je dirai ſeulement que le jeu & la chaſſe ſont deux occupations inſipides : malheur à qui ne ſçait rien faire de mieux. Toutes les femmes diſent, il faut bien jouer; car que faire ſans cela? La plûpart des hommes font le même raiſonnement; & moi je dis; je ne joue point, & je ne m'ennuie jamais : il faut donc que le jeu ne ſoit pas néceſſaire pour s'amuſer. Il y

auroit à cela une mauvaiſe réponſe qu'il faut prévenir. Je crains les médiſans, & les joueuſes médiſent volontiers : on peut jouer & faire tant d'autres choſes en même tems, comme je l'ai remarqué tout à l'heure. J'avertis donc les joueuſes que je ſuis ſouvent ſeule ; que je m'y plais beaucoup, & qu'il y a encore d'autres perſonnes dans le même cas que moi. Les joueuſes prendront la défenſe de leur amuſement ; elles feront fort bien, & je les imiterois ſi mes plaiſirs avoient beſoin d'être juſtifiés ; mais je ne trouve rien de ſi innocent que de lire, écrire, ſe promener & converſer avec mes amis. La muſique trouve ſon tems. Ces occupations rempliſſent mes jours, & ils paſſent ſans me laiſſer de regret. Ma ſanté s'en trouve bien, moi & mes amis.

Quoique

Quoique vous penſiez de cet écrit, vous conviendrez que ſi une Comete vaut mieux que mes maximes, pour celles qui paſſent la moitié de leur vie à jouer; en revanche il vaut encore mieux pour vous, & pour moi qui n'aime pas le jeu, que je me ſois amuſée à les jetter ſur le papier, qu'à faire une Comete. Les joueuſes diront toujours que je ne ſçais rien, que je ne ſuis bonne à rien, que je ne ſuis d'aucune reſſource, & qu'elles ne comprennent pas comment on peut ſupporter ma ſociété; qu'elles diſent; mes amis ne les en croiront pas davantage, & cela me ſuffit.

Les hommes ont ſi mauvaiſe opinion de l'eſprit des femmes qu'ils nous font des Livres à part, des mé-

thodes particulieres, comme l'on fait aux enfans des Catéchiſmes à leur portée.

Il eſt quelquefois néceſſaire d'amuſer l'attention des autres, pour les écarter d'un objet principal : on détourne adroitement une converſation où l'on auroit été obligé de convenir de choſes déſagréables : on conduit par des voies détournées à des propoſitions qu'on auroit éludées, ſi on les eût preſſenties. Voilà de toutes les fineſſes la plus pardonnable, & la moins difficile à pratiquer, à moins que ceux à qui l'on a affaire n'aient une extrême pénétration, & un grand intérêt à ne ſe point laiſſer conduire : c'eſt un talent eſſentiel aux perſonnes en place. Communiquer ſes idées & ſes deſ-

feins, c'eſt vouloir être devancé: cette eſpéce de vol eſt fort ordinaire, & un de ceux dont on ne ſe fait aucune conſcience.

Toute la bonne conduite imaginable ne donne pas le bonheur: il dépend d'une certaine combinaiſon d'événemens que nous ne pouvons ni empêcher ni prévoir. Nous croyons conduire les choſes, & ce ſont elles qui nous menent; & de-là il arrive qu'un ſot jouit d'une fortune immenſe, tandis qu'un homme rare languit dans la miſere. Nous avons vû des femmes d'un mérite fort ordinaire, & d'une figure aſſez médiocre, devenir ce que d'autres méritoient par les avantages d'une belle figure & d'une ame encore plus belle. C'eſt le hazard ſeul qui nous donne la No-

bleſſe du ſang, les qualités de l'eſprit & peut-être celles du cœur : c'eſt le hazard qui nous conduit : c'eſt le hazard qui nous fait préſent de la beauté, des richeſſes & des dignités ; tout dépend du hazard. Si la bonne conduite nous met quelquefois au-deſſus de ſes caprices, c'eſt encore un de ſes effets. Je ne connois de puiſſance à lui oppoſer, que l'étude des conjonctures & qu'une conduite inconſtante comme elles : mais il faudroit pour cela n'avoir ni paſſions, ni attachemens, ni diſtractions, c'eſt-à-dire être dans un état imaginaire. Que faire donc ? abandonner tout au hazard ; c'eſt quelquefois le mieux. Il nous ſert ſouvent mieux que nos vertus, ou nos vices : mais qu'eſt-ce que le hazard ? Je ne me mêlerai pas d'en donner

une définition. Je la laiſſe à chercher aux Philoſophes du premier ordre. Je ſçais ſeulement qu'il eſt, & qu'il faudroit peut-être remonter juſqu'au méchaniſme univerſel pour dire ce que c'eſt.

Tout le monde dit : je crois que ſi j'étois riche, je ferois un bon uſage de mes richeſſes. Je ſuis un peu ſurpriſe que tant de gens qui ne ſont propres à rien, ſe croient capables d'une choſe ſi difficile : il faut de la bonté de cœur pour obliger : il faut du diſcernement pour choiſir ceux qui le méritent : il faut du goût pour ſe procurer des amuſemens & des plaiſirs délicats & ſenſés. Car que faire de ſes richeſſes, ſi on ne les met à ces emplois ? Et tous ces gens qui ſe vantent d'en connoître l'uſage

ont-ils donc de la bonté de cœur ; du diſcernement & du goût ? Je vois tous les jours des gens qui jouiſſent d'un revenu conſidérable, & qui vivent très-meſquinement : ils ne ſçavent ni dépenſer, ni ordonner dans leur domeſtique : ils s'ennuyent de la Ville au Printems : ils vont à la Campagne ſans profiter de ſes agrémens : ils paſſent les plus belles heures au jeu, & reviennent à Paris reprendre le même ennui. Ils vont à l'Opéra ſans goût pour la Muſique ; à la Comédie parce qu'il faut bien aller quelque part. Ils ont des Livres ſans lire, des Maîtreſſes ſans aimer, des amis ſans leur rendre ni en recevoir aucuns ſervices, des meubles magnifiques ſans être commodes ; tout ſe reſſent de leur indolence, du défaut de goût, d'une lordi-

de économie : ils ont cent mille livres de rente ; mais ils boivent, mangent, se promenent, se levent, se couchent, vivent, meurent, comme s'ils n'en avoient que vingt mille. Que font-ils du reste ? A quoi leur sert-il ? à remplir des coffres : mais tout le monde est capable de cet emploi ; & si c'est-là le bon, tout le monde a raison de dire ; si j'étois riche, je crois que je me ferois honneur de mes richesses.

Quelque riche que l'on soit, on a tort de quitter avec regret une vie au bonheur de laquelle on ignoroit l'art de faire servir les richesses ; quand on vit insipidement, qu'a-t-on à faire de mieux, que de cesser de vivre ? Il me semble que la mort ne devroit être à redouter, que pour

les voluptueux délicats : l'air qu'ils reſpirent eſt un parfum délicieux, dont je ne ſerois point ſurpriſe, qu'ils viſſent avec peine la vapeur s'exhaler.

On me demandoit raiſon de mon averſion pour la foule des hommes. Je hais la multitude, répondis-je, parce que plus il y a d'hommes raſſemblés, plus il y a de vices, de ridicules, de défauts, de ſotiſes enſemble. Si la raiſon me dit qu'il y a actuellement dans cette foule des gens d'eſprit, de cœur, d'honneur, & peut-être mes amis : je la hais encore davantage en ce qu'elle me dérobe & confond des perſonnes qui me ſont cheres, & que je ne les retrouve plus. Ce ſentiment eſt ſi vrai, que mon viſage s'éclaircit, mon hu-

meur ceſſe, je reprens ma gaieté accoûtumée, je pardonne à la foule; ſi par hazard je viens à y découvrir un des miens, alors toutes mes puiſſances ſe raſſemblent ſur lui, je le ſépare de la cohue qui l'environne; je ne vois plus que lui. Mais admirez la bizarerie de mon eſprit, ou plutôt de mon cœur. Si cet homme cher, eſtimé, ſe tire de la multitude & vient ſe placer à mes côtés; alors je redouble de mépris pour elle, mon averſion eſt plus forte qu'auparavant; je ſonge que s'il pouvoit y avoir quelques vertus, parmi beaucoup de vices, à préſent que mon ami n'y eſt plus, il y a plus de vices que d'hommes. La violence de ce ſentiment eſt pouſſée à un tel degré que ſi je voyois de quelque lieu éle-

vé un peuple assemblé ; que j'eusse autour de moi toutes les personnes auxquelles je m'intéresse, & que je pusse anéantir le reste par un seul mouvement de ma volonté, je ne doute nullement que le mépris ne me fît commettre l'action la plus horrible, en exterminant toute cette foule, & que nous ne restassions seuls au monde, moi & mes amis : Je sens que je ne me corrigerai jamais de cette aversion pour le genre humain ; car le genre humain restera vrai-semblablement comme il est.

Je me suis encore interrogée sur mon aversion pour l'humanité, & j'en ai découvert une seconde raison, c'est l'amour propre. Qu'il me fût possible d'avoir la plus belle figure, un rang au-dessus des autres, enfin

tout ce qui attire les yeux ; alors plus il y auroit de monde, plus les hommages que je recevrois augmenteroient ma satisfaction : mais l'idée de me voir partie de la multitude sans en être distinguée, mortifie ma vanité, & me donne une sorte d'indignation pour la foule. J'ai reconnu la vérité de ce que j'avance dans de certains jours, où j'avois plus d'éclat qu'à l'ordinaire ; j'étois piquée qu'il n'y eût pas plus de monde où je me trouvois, & les éloges de mes amis suffisoient à peine pour me dédommager de ceux des autres que je perdois. Je ne suis pourtant pas coquette ; mais je suis femme, & fâchée de l'être comme toutes les autres.

Il y a des personnes nées avec

toutes les diſpoſitions poſſibles aux belles choſes, qui aiment les vertus & la gloire, qui n'accordent leur admiration qu'à la perfection, à qui il faut de l'excellent. ont-elles ſans défauts ? Non, elles en ont ; mais je les aimerois mieux que les vertus du peuple : il y a juſques dans leurs moindres fantaiſies une délicateſſe de goût, qui les ſauve de la cenſure des eſprits fins. Je crois qu'une ſociété rare, c'eſt la ſociété de ces perſonnes, & de celles qui ſçavent les excuſer.

FIN.

TABLE
DES MATIERES
Miſe par ordre Alphabétique.

A

ABandonner les choſes trop difficiles, 73
Académies, 10, 11
Actions belles, 19
bonnes & mauvaiſes, 105
Admiration. Sa ſource, 116
Age, 29
Allemans, 6
Amans, 107

Amans teſtus, 150
Ambition cachée, 119
Amis, 191
Amitié, 69, 102, 107, 214
Amour, 22, 51, 83, 124, 160, 217, 219
Amour propre, utile, 191
Antipathie, 99
Ariſtippe, 171
Arithmétique fauſſe, 170
Aſſemblées, 147
Aſſurance, 20
Attachement, 124
Attentions, 56, 205
Avantageux, 143
Avarice, 12, 13, 135
Aveuglement outré, 96

B

Beauté des actions, 43, 44
Bénéfices, 61
Bienveillance, 33
Bonheur, 33, 170
d'où il dépend, 227

C

Calomniateurs, 55
Calomnies, 77, 178
Candeur feinte, 216
Caprices, 202
Caractere, (les), 1
de l'ouvrage, 2
(étude des), 12
(gens sans), 213
Célibat, 186
Chagrins, 56
Chasse, 223
Chasteté, 125
Châtimens, 8
Choix, 24, 192
Clarté du discours, 100
Collége, 7, 8
Comédiens, 31
Comete, 225
Commander à sa physionomie, 216
Communiquer ses idées, 226
Compagnie, bonne, 162
Concurrence à charge, 92

Confiance, 214
Connoiſſances, 191
Conquête, 23
Conſeils, 3, 123
à une amie, 2
Conſolations, 206
Conſtance décriée, 128
Contrariété, 139
Courage, 13, 128, 197
Couvent, 12
Crédulité, 76, 77
Critique, 4

D

Date à prendre, 26
Défaite, 110
Défauts, 54, 55
néceſſaires, 212
Dépendance, 84
Deſirs, 115
Déſolation, 52
Deſſinateur, 43
Dettes, 79
Deviner juſte, 193

Dévotes, 162
Diogene, 172
Diſcrétion, 125
Diſgrace, 33, 120
Diſſimulation, 70, 126
bonne, 151, 153
Divorce, 216
Docilité, 3
Domeſtiques, 201
Donner au hazard, 141

E

Eclairciſſemens fâcheux, 136
Education, 2, 5, 6, 7, 8, 9
Eloges outrés, 98
Enfans de qualité, 15, 16
riches mal élevés, 189
Engagemens, 101
Ennui des autres fatigues, 91
Entêtemens, 123
Entrepriſes difficiles, 143
Envie, 138, 143, 200
bornée, 22
Epictete, 171

Epreuve, 171
Equité, 200
Erreur douce, 97
Eſprit, 80, 108, 140, 141
des Loix, 216
Etat eccléſiaſtique, 14
Etourderie, 69
Evénemens qui conſternent, 86
Exagérer, 130
Examen déſintéreſſé, 183
Excuſes, 90, 111
Exemple, 34, 146
Expédiens, 122

F

FAmilles peu nombreuſes, 215
Fantaiſies, 208. Paſſent, 25
Faſte, 79
Faveur, 119
Favori, 120
Félicité, 165
Femmes envieuſes, 27, 28
laides, 27
ſuperficielles, 81

Femmes vindicatives, 54
Fermeté, 86
Fidélité ſuſpecte, 26
Fierté, 17, 18, 19, 60
Figure, 36
Fineſſe, 69
la plus pardonnable, 226
Flatterie, 17
Flatteur, 76
Folie, 98
Fortune, 68, 74, 124
Fortunes rapides, 189
Foule haiſſable, 232, 233 & ſuiv.
François I. 119
Frayeur de la mort, 188
Fripons, 79

G

Galanterie, 65, 220
Généalogie, 195
Généroſité, 21
Goût hazardé, 100
Goût pris pour de l'amour, 23
Gouteux, 92
Gouverneurs, 5, 6

Graces, 57, 61, 76
Grandeur. Ses inconvéniens, 20
Grand jour dangereux, 20
Grands, 10, 18, 60
Grands hommes, 80
Grands humiliés, 89
Gravité, 111
Guignon, 165

H

Habillement, 118
Haine, 51, 100
Hauteur, 161
Hazard. Ce que c'eſt, 228
Hypocriſie, 143
Hommes inſolens, 161
communs, 163
Honneur, 49
Honte, 166
Humeur, 93

I

Idole, 90
Jeu, 220
Ignorance ſimulée, 216

Imitateur, 59
Imperfections, 107
Importance, 14
Importunité réuſſit, 190
Importuns, 150
Incrédulité, 77. Adroite, 95
Indiſcrétion, 21, 24, 25
Indifférence, 23, 87
Indulgence des hommes, 26
Inégalité, 201
Infortune, 122
Ingratitude, 138
Inſenſibilité, 23, 82
Inſociables, 193
Inſtinct, 201
Inſulter au malheur, 121
Intentions (bonnes) ſuſpectes, 189
Joueurs, 36
Jouiſſance, 40
Italiens, 30
Jugemens, 103, 105
intérieurs, 142
précipités, 152
Juges impertinens, 99

L

LA Fontaine, 42
Laideur, 93
Langues, 8, 9
Lettres (gens de) 210
Liaiſons, 20
Liberté, 49
Libertines, 162
Lier ceux qu'on aime, 87
Livres pour les femmes, 225
Loix douces, 216
Louanges, 29, 30, 31, 75
Louer les abſens, 86

M

MAlheureux, 53
Mariage, 56, 106, 186
Mari, 107
Maupertuis (de) 170
Maximes, 5
Méchanceté, 115
Méchans, 69, 130 & ſuiv.

Méchans Juges, 89
Médiſance, 16, 30, 67
Méfiance de ſoi, 20
Menſonge, 30
Mépris, 138
insinué, 15, 16
Mérite, 8. Exceſſif, 22
rare, 191. Perſécuté, 54
Montagne, 63, 168
Monteſquieu, 216
Morale, 170
Mort, 54, 115, 132, 134, 135, 144, 170

N

NAiſſance, 14, 15, 16, 17
Navarre (Reine de) 161

O

OBliger, 21
Obſcurité, 37, 38
Obſerver (s'), 203
Occaſions, 81
Offenſes, 127

Officiers, 9, 61, 208
Oracles, 101
Oraisons funébres, 134
Originaux, 164
Ovide, 42

P

PArdon, 66
Parens déraisonnables, 15, 16
Paresse. Vice niais, 90
Passions, 30, 126, 135
dominantes, 85
durent, 24
Patience, 66
Peine, 170
Pénétration, 82, 33
Pensées vieillissent, 72
Penser, 56
Pensions, 61, 112
Perfections, 123
Peur, 114
Philippe II. 121
Philosophie, 82, 170, 186
Physionomies, 100
Pigal, 116

Pigmées, 83
Pimentel, 121
Plaire, 21, 149
Plaiſirs, 39, 40, 56, 57, 170
Pleurs ridicules, 144
Politeſſe, 65
Politique des femmes, 20
Préférences flattent, 26
Prendre ſon parti, 82
Preſſentiment, 33
Prêter aux indifférens, 76
Prévenir, 57
Probité, 44, 126
Projets, 35
Promeſſes conditionnelles, 157, 159
fauſſes, 32
Protecteurs, 33

R

RAilleries, 111
Ramper, 206
Redites, 72
Refus, 57, 58
Religion, 9, 11, 12

Remédes, 206
Remords, 75
Reproches, 113
Réputation, 71, 148
Reſpect, 83, 162
Retraite faite à propos, 114
Revenir ſur ſes fautes, 88
Richeſſes, 15
Ridicules, 74
Rire, 144
Robe, 14

S

SAiſir le moment, 76
Sageſſe déplacée, 97
Sang froid, 42
Science, 9
Scrupule, 75
Secret, 60
Sentir, 59
Sermens, 155
Services, 5, 8, 9, 12, 85
Singularité, 39, 164
Société des ſots, 146
Sotiſes, 73, 127

Sots, 69, 71, 72
Soupçon, 55
Suffire à ce qu'on tente, 83
Suicide, 179
Supériorité, 22, 153

T.

TEms. Tout a ſon tems, 164
Tendreſſe, 83
Tibulle, 42
Tic remarquable, 185
Titres, 137
Ton, 61 & ſuiv.
Tribunal incorruptible, 98

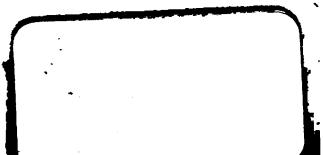
V.

VAleur, 126
Vengeance, 51
punie, 53, 54
Venir après les autres, 59
Vérité, 30, 70
Vertus, 43, 49, 64, 96, 124, 130, 166

Vice, 96
Vie, 49, 170 & ſuiv.
(peinture de la) 94
Violence, 207
Univerſalité de talens. Chimere, 80
Volupté, 39, 40, 41
Voyage conſeillé, 117
Uſer bien des richeſſes, 229. Choſe rare, 230

Fin de la Table des Matieres.

Fautes à corriger.

Pag. 15. *lig.* 19. Ces enfans, *liſez*, les enfans.
Pag. 18. *lig.* 4. Ils dovroient, *liſ.* devroient.
Pag. 45. *lig.* 3. Et ſa, *liſ.* la.
Pag. 130. *lig.* 17. Que heureux, *liſ.* qu'heureux.
Pag. 158. *lig.* 5. Aimé, *liſ.* aimée.
Pag. 166. *lig.* 12. Haïs, *liſ.* hais.
Pag. 180. *lig.* 9. Convaincu, *liſ.* convaincue.
Pag. 196. *lig.* 19. Avoit, *liſ.* avoient.
Pag. 202. *lig.* 16 .Ses, *liſ.* les.

920800